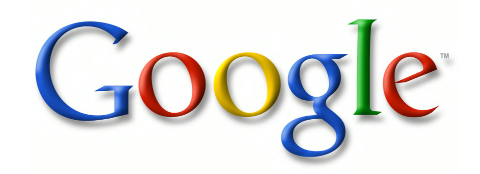
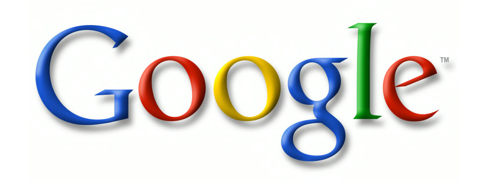
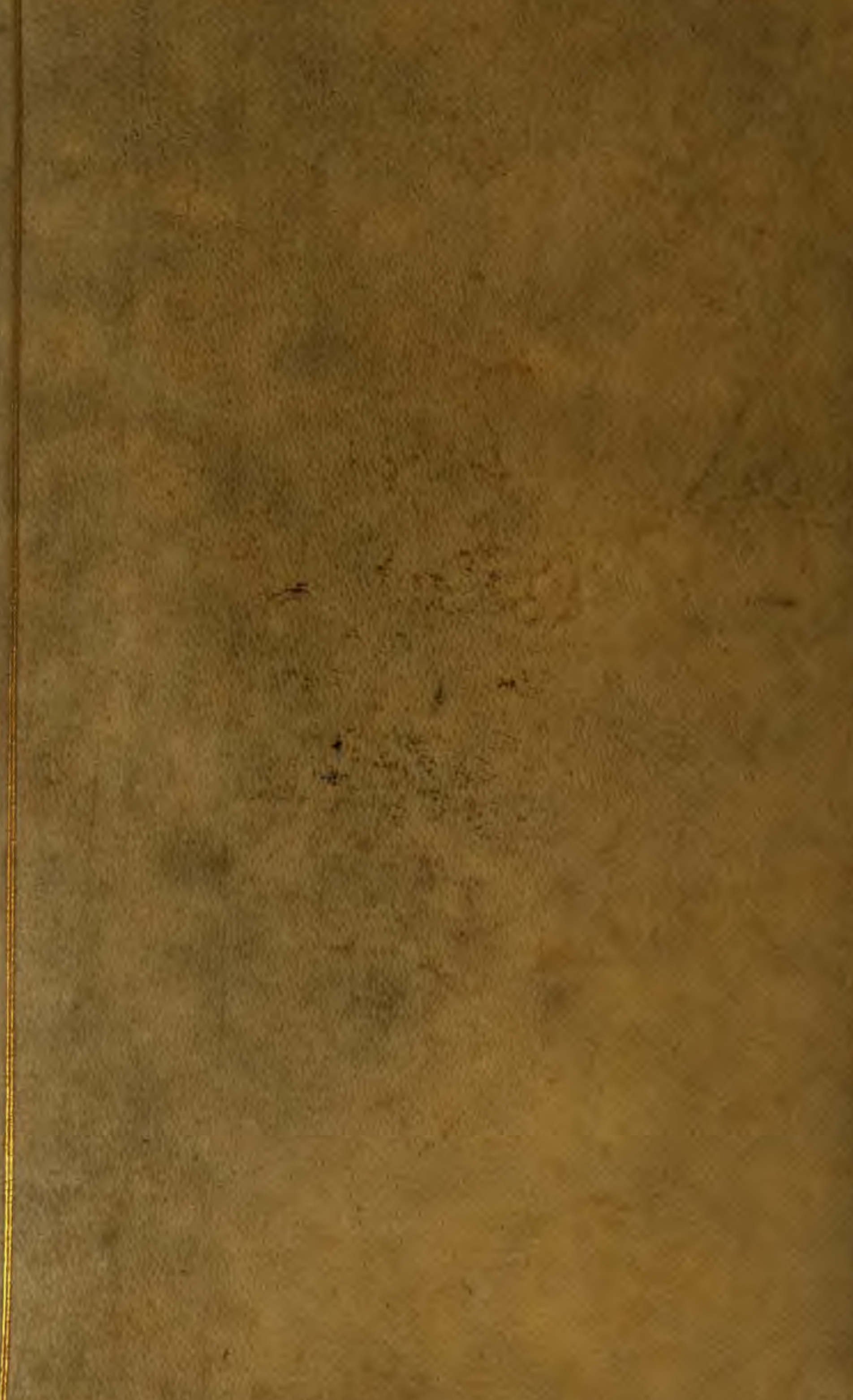
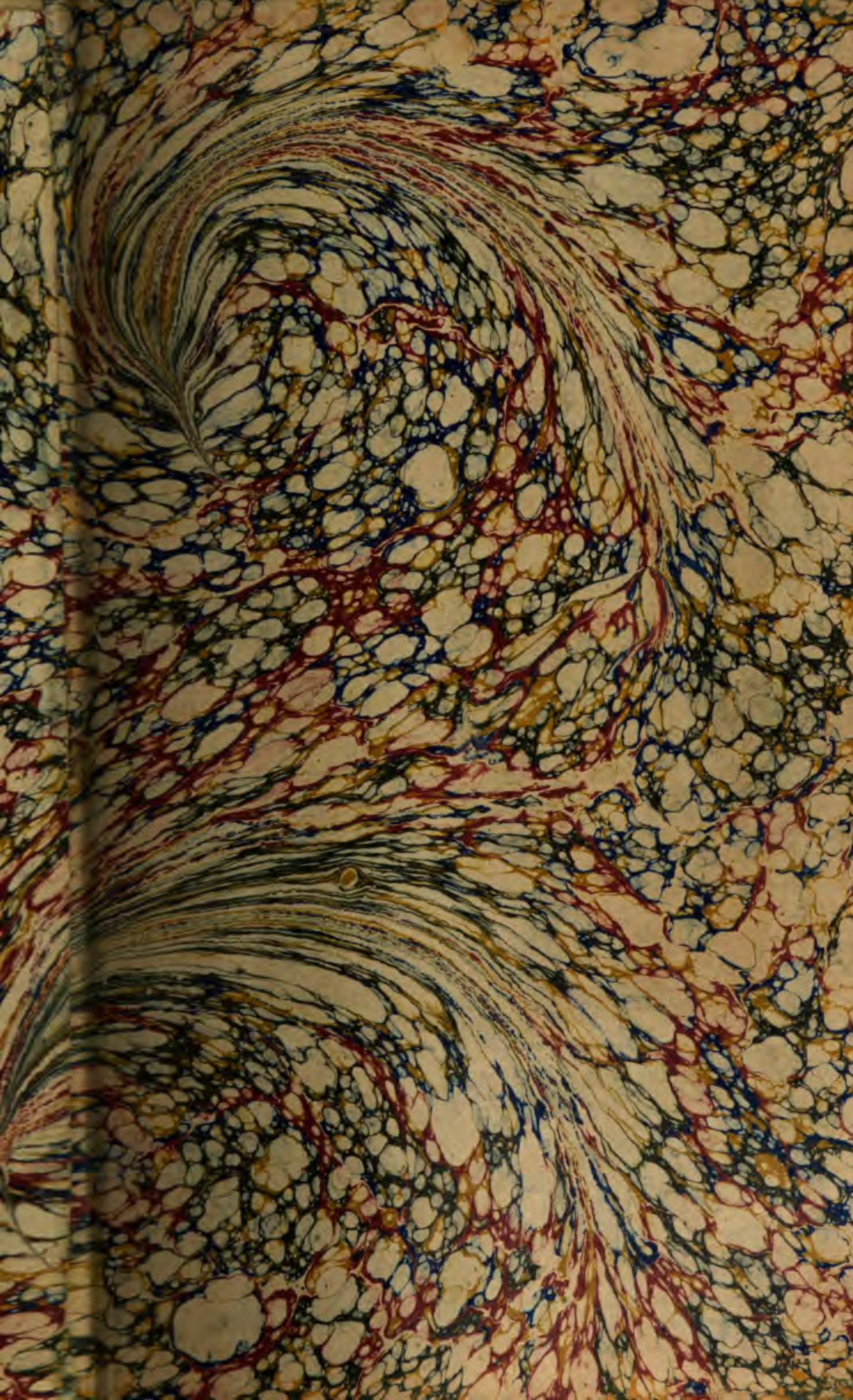







LORRAINE
EDWARD
WALTER
πάντα ῥεῖ





LE MARQUIS DE CARABAS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

P. J. DE BÉRANGER

ÉDITION UNIQUE REVUE PAR L'AUTEUR

ORNÉE DE 104 VIGNETTES EN TAILLE-DOUCE

DESSINÉES

PAR LES PEINTRES LES PLUS CÉLÈBRES

TOME II

PARIS

PERROTIN, ÉDITEUR

N° 1, RUE DES FILLES-SAINT-THOMAS

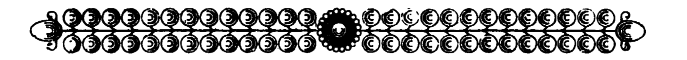
PLACE DE LA BOURSE

MÊME MAISON, N° 9, RUE DES BEAUX-ARTS

1834

PRÉFACE.

1815.



PRÉFACE.

NOVEMBRE 1815.

Pourquoi les libraires ne cessent-ils de vouloir des préfaces, et pourquoi les lecteurs ont-ils cessé de les lire? On agite tous les jours, dans de graves assemblées, une foule de questions bien moins importantes que celle-ci; et je me propose de la résoudre dans un ouvrage en trois volumes in-8°, qui, si l'on en permet la publication, pourra amener la réforme de plusieurs abus très dangereux. Forcé, en attendant, de me conformer à l'usage, je me creusais la tête depuis un mois pour trouver le moyen de dire au public, qui ne s'en soucie guère, qu'ayant fait des chansons je prends le parti

de les faire imprimer. Le Bourgeois-Gentilhomme, embrouillant son compliment à la belle comtesse, est moins embarrassé que je ne l'étais. J'appelais mes amis à mon aide; et l'un d'eux, profond érudit, vint il y a quelques jours m'offrir, pour mettre en tête de mon recueil, une dissertation qu'il trouve excellente, et dans laquelle il prouve que les *flonflons*, les *fariradondé*, les *tourelouribo*, et tant d'autres refrains qui ont eu le privilège de charmer nos pères, dérivent du grec et de l'hébreu. Quoique je sois ignorant comme un chansonnier, j'aime beaucoup les traits d'érudition. Enchanté de cette dissertation, je me préparais à en faire mon profit, ou plutôt celui du libraire, lorsqu'un autre de mes amis, car j'ai beaucoup d'amis (c'est ce qu'il est bon de consigner ici, attendu que les journaux pourront faire croire le contraire); lorsque, dis-je, un de mes amis,

homme de plaisir et de bon sens, m'apporta d'un air empressé un chiffon de papier trouvé dans le fond d'un vieux secrétaire.

« C'est de l'écriture de Collé! » me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut. « J'ai confronté ce fragment avec le manuscrit des Mémoires du « premier de nos chansonniers, et je vous en « garantis l'authenticité. Vous verrez en le lisant « pourquoi il n'a pas trouvé place dans ces Mémoires, qui ne contiennent pas toujours des « choses aussi raisonnables. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; et je lus avec la plus grande attention ce morceau, dont le fond des idées me séduisit tellement, que d'abord je ne m'aperçus pas que le style pouvait faire douter un peu que Collé en fût l'auteur.

Malgré toutes les observations de mon ami le savant, qui tenait à ce que j'adoptasse sa dissertation, je fis sur-le-champ le projet de

me servir, pour ma préface, de ce legs que le hasard me procurait dans l'héritage d'un homme qui n'a laissé que des collatéraux.

Ceux qui trouveront ce petit dialogue indigne de Collé pourront s'en prendre à l'ami qui me l'a fourni, et qui m'a assuré devoir en déposer le manuscrit chez un notaire, pour le soumettre à la confrontation des incrédules. Ces précautions prises, je le transcris ici en toute sûreté de conscience.

CONVERSATION

ENTRE MON CENSEUR ET MOI.

15 JANVIER 1768.

(Je prends la liberté de substituer le nom de Collé au *moi* qui se trouve dans tout le dialogue.)

LE CENSEUR.

Voici, monsieur, mon approbation pour votre Théâtre de Société. Il contient des ouvrages charmants.

COLLÉ.

Et mes chansons, monsieur, mes chansons, comment les avez-vous traitées?

LE CENSEUR.

Vous me trouverez sévère. Mais je ne puis

vous dissimuler que le choix ne m'en paraît pas sagement fait.

COLLÉ.

Connaîtriez-vous quelque bonne chanson que j'aurais omise?

LE CENSEUR.

J'ai été au contraire forcé d'indiquer la suppression d'un grand nombre.

COLLÉ, feuilletant son manuscrit.

Quoi, monsieur! vous exigez que je retranche....

(Ici le papier endommagé ne permet que de deviner le titre des chansons supprimées par le censeur.)

LE CENSEUR.

Vous n'avez pas dû penser que cela passerait à la censure.

COLLÉ.

Elles ont bien passé ailleurs.

LE CENSEUR.

Raison de plus.

COLLÉ.

Pardonnez; je ne connaissais pas bien encore les raisons d'un censeur.

LE CENSEUR.

Examinons avec sang-froid les deux genres de chansons qui m'ont contraint à la sévérité. D'abord, pourquoi, dans des vaudevilles, mêlez-vous toujours quelques traits de satire relatifs aux circonstances?

COLLÉ.

Que ne me demandez-vous plutôt pourquoi je fais des vaudevilles? La chanson est essentiellement du parti de l'opposition. D'ailleurs, en frondant quelques abus qui n'en seront pas moins éternels, en ridiculisant quelques personnages à qui l'on pourrait souhaiter de n'être que ridicules, ai-je insulté jamais à ce qui a droit au respect de tous? Le respect pour le souverain paraît-il me coûter?

LE CENSEUR.

Mais les ministres, monsieur, les ministres! Si à Naples l'on peut sans danger offenser la Divinité, il n'y fait pas bon pour ceux qui parlent mal de saint Janvier.

COLLÉ.

Je le conçois : à Naples saint Janvier passe pour faire des miracles.

LE CENSEUR.

Vous y seriez aussi incrédule qu'à Paris.

COLLÉ.

Dites aussi clairvoyant.

LE CENSEUR.

Tant pis pour vous, monsieur. Au fait, de quoi se mêlent les faiseurs de chansons? Vous en pouvez convenir avec moins de peine qu'un autre: les chansonniers sont en littérature ce que les ménétriers sont en musique.

COLLÉ.

Je l'ai dit cent fois avant vous. Mais convenez, à votre tour, qu'il en est quelques uns qui ne jouent pas du violon pour tout le monde. Plusieurs ne seraient pas indignes de faire partie de la musique dont le grand Condé se servait pour ouvrir la tranchée[1], et tous deviennent utiles lorsqu'il s'agit de faire célébrer au peuple des triomphes dont sans eux fort souvent il ne sentirait que le poids.

LE CENSEUR.

Je n'ai point oublié la jolie chanson du Port-Mahon. Monsieur Collé, ce n'est pas à vous qu'on reprochera l'*anglomanie;* mais cela ne suffit pas. Pourquoi, par exemple, vous être fait l'apôtre de certains principes d'indépendance qu'il vaudrait mieux combattre?

[1] Le grand Condé ouvrit la tranchée devant Lérida au son des violons et des hautbois.

COLLÉ.

J'entends de quelles idées vous voulez parler. Combattre ces idées, monsieur! il n'y aurait pas plus de mérite à cela qu'à faire en Prusse des épigrammes contre les capucins. Ne trouvez-vous pas même que la plupart de ceux qui attaquent ces idées, qui peut-être au fond sont les vôtres, ressemblent à des aveugles qui voudraient casser les réverbères?

LE CENSEUR.

Je suis de votre avis, si vous voulez dire qu'ils frappent à côté. Mais revenons à vos chansons. Tout le monde rend justice à la loyauté de votre caractère, à la régularité de vos mœurs; et je pense qu'il sera aisé de vous convaincre du tort que vous feraient certaines *gaillardises* que je vous engage à faire disparaître de votre recueil.

COLLÉ.

C'est parceque je ne crains point qu'on exa-

mine mes mœurs que je me suis permis de peindre celles du temps avec une exactitude qui participe de leur licence[1].

LE CENSEUR.

Vos tableaux choqueront les regards des gens rigides.

COLLÉ.

La Chasteté porte un bandeau.

LE CENSEUR.

Elle n'est pas sourde, et le ton libre de plusieurs de vos chansons peut augmenter la corruption dont vous faites la satire.

COLLÉ.

Quoi! comme l'a dit le bon La Fontaine,

Les mères, les maris, me prendront aux cheveux
Pour dix ou douze contes bleus!
Voyez un peu la belle affaire!
Ce que je n'ai pas fait mon livre irait le faire!

[1] Plusieurs de ces raisonnements se retrouvent dans une notice piquante et spirituelle placée en tête du recueil complet des chansons de Collé, publié par M. Auger, censeur, et membre de l'Académie française.

LE CENSEUR.

L'autorité d'un grand homme est déplacée ici. Il ne s'agit que de bagatelles que vous pouvez sacrifier sans regret.

COLLÉ.

En avez-vous de les connaître?

LE CENSEUR.

Je ne dis pas cela.

COLLÉ.

En êtes-vous moins censeur et très censeur?

LE CENSEUR.

Je vous en fais juge.

COLLÉ.

Eh bien! après avoir lu ou chanté en secret mes couplets les plus graveleux, les prudes n'en auront pas plus de charité, et les bigots pas plus de tolérance. Laissez à ces gens-là le soin de me mettre à l'*index*. Si vous leur ôtez le plaisir de crier de temps à autre, on finira par

croire à la réalité de leurs vertus. Mes chansons peuvent fournir une occasion de savoir à quoi s'en tenir sur le compte de ces messieurs et de ces dames. C'est un service qu'elles rendront aux gens véritablement sages, qui, toujours indulgents, pardonnent des écarts à la gaîté, et permettent à l'innocence de sourire.

LE CENSEUR.

Hors de mon cabinet je pourrais trouver vos raisons bonnes ; ici elles ne sont que spécieuses. Je vous répète donc qu'il est impossible que j'autorise l'impression des chansons que vous défendez si bien.

COLLÉ.

En ce cas, je prends mon parti. Je les ferai imprimer en Hollande sous le titre de *Chansons que mon censeur n'a pas dû me passer.*

LE CENSEUR.

Je vous en retiens un exemplaire.

COLLÉ.

Vous mériteriez que je vous les dédiasse.

LE CENSEUR.

Vous pouvez les adresser mieux, vous, monsieur Collé, qui avez pour protecteur un prince de l'auguste maison dont vous avez si bien fait parler le héros.

COLLÉ.

Que ne me protége-t-il contre les censeurs?

LE CENSEUR.

Et contre les feuilles périodiques.

COLLÉ.

En effet, elles sont la seconde plaie de la littérature.

LE CENSEUR.

Quelle est la première, s'il vous plaît?

COLLÉ.

Je vous le laisse à deviner, et cours chez l'imprimeur, qui m'attend.

LE CENSEUR.

Un moment. Je sais que jour par jour vous écrivez ce que vous avez dit et fait. Ne vous avisez point de transcrire ainsi notre conversation.

COLLÉ.

Vous n'y seriez point compromis.

LE CENSEUR.

Bien ; mais un jour quelque écolier pourrait s'appuyer de vos arguments, et, à l'abri de votre nom, tenter de justifier.........

Ici l'écriture, absolument illisible, m'a privé du reste de ce dialogue, qui n'est peut-être intéressant que pour un auteur placé dans une situation pareille à celle où Collé s'est trouvé. Malgré le soin qu'il avait pris de ne pas le joindre aux Mémoires de sa vie, ce que le censeur avait craint est arrivé; et l'écolier n'hésite point à se servir du nom de son maître, au risque d'être en butte à de graves reproches. Mon ami l'érudit m'a annoncé qu'il m'en arriverait malheur, et, pour donner du poids au pronostic, m'a retiré sa dissertation sur les *flonflons*. Le public n'y perdra rien. Il doit l'augmenter considérablement, et l'adresser en forme de mémoire à la troisième classe de l'Institut. Elle obtiendra peut-être plus de succès que je n'ose en espérer pour mon recueil. Le moment serait mal

choisi pour publier des chansons, si la futilité même des productions n'était une recommandation, à une époque où l'on a plus besoin de se distraire que de s'occuper. Souhaitons que bientôt l'on puisse lire des poëmes épiques, sans souhaiter néanmoins qu'il en paraisse autant que chaque année voit éclore de chansonniers nouveaux.

POST-SCRIPTUM DE 1821.

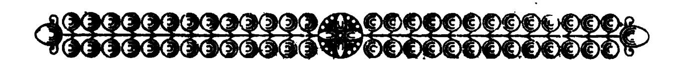
Je crois inutile d'ajouter aucune réflexion à cette préface du recueil chantant que je publiai à la fin de 1815. J'ai fait depuis quelques tentatives pour étendre le domaine de la chanson. Le succès seul peut les justifier. Des amateurs du genre pourront se plaindre de la gravité de certains sujets que j'ai cru pouvoir traiter. Voici ma réponse: La chanson vit de l'inspiration du moment. Notre époque est sérieuse, même un peu triste: j'ai dû prendre le ton qu'elle m'a donné; il est probable que je ne l'aurais pas choisi. Je pourrais repousser ainsi plusieurs autres critiques, s'il n'était na-

turel de penser qu'on accordera trop peu d'attention à ces chansons pour qu'il soit nécessaire de les défendre sérieusement. Un recueil de chansons est et sera toujours un livre sans conséquence.

CHANSONS

DE

P. J. DE BÉRANGER.



LE MARQUIS DE CARABAS.

NOVEMBRE 1816.

AIR du roi Dagobert.

Voyez ce vieux marquis
Nous traiter en peuple conquis;
Son coursier décharné
De loin chez nous l'a ramené.
Vers son vieux castel
Ce noble mortel
Marche en brandissant
Un sabre innocent.

Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Aumôniers, châtelains,
Vassaux, vavassaux et vilains,
C'est moi, dit-il, c'est moi
Qui seul ai rétabli mon roi.
Mais s'il ne me rend
Les droits de mon rang,
Avec moi, corbleu !
Il verra beau jeu.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Pour me calomnier,
Bien qu'on ait parlé d'un meunier,
Ma famille eut pour chef
Un des fils de Pépin-le-Bref.
D'après mon blason
Je crois ma maison
Plus noble, ma foi,
Que celle du roi.

Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

Qui me résisterait?
La marquise a le tabouret.
Pour être évêque un jour
Mon dernier fils suivra la cour.
Mon fils le baron,
Quoique un peu poltron,
Veut avoir des croix;
Il en aura trois.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!

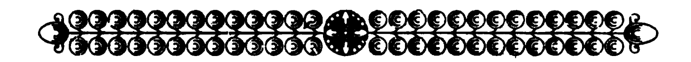
Vivons donc en repos.
Mais l'on m'ose parler d'impôts!
A l'état, pour son bien,
Un gentilhomme ne doit rien.
Grace à mes créneaux,
A mes arsenaux,
Je puis au préfet

Dire un peu son fait.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Prêtres que nous vengeons,
Levez la dîme, et partageons ;
Et toi, peuple animal,
Porte encor le bât féodal.
Seuls nous chasserons,
Et tous vos tendrons
Subiront l'honneur
Du droit du seigneur.
Chapeau bas ! chapeau bas !
Gloire au marquis de Carabas !

Curé, fais ton devoir ;
Remplis pour moi ton encensoir.
Vous, pages et varlets,
Guerre aux vilains, et rossez-les !
Que de mes aïeux
Ces droits glorieux

Passent tout entiers
A mes héritiers.
Chapeau bas! chapeau bas!
Gloire au marquis de Carabas!



MA RÉPUBLIQUE.

AIR : Vaudeville de la petite Gouvernante.

J'ai pris goût à la république
Depuis que j'ai vu tant de rois.
Je m'en fais une, et je m'applique
A lui donner de bonnes lois.
On n'y commerce que pour boire,
On n'y juge qu'avec gaîté ;
Ma table est tout son territoire;
Sa devise est la liberté.

Amis, prenons tous notre verre :
Le sénat s'assemble aujourd'hui.
D'abord, par un arrêt sévère,
A jamais proscrivons l'ennui.
Quoi ! proscrire ? Ah ! ce mot doit être
Inconnu dans notre cité.

Chez nous l'ennui ne pourra naître :
Le plaisir suit la liberté.

Du luxe, dont elle est blessée,
La joie ici défend l'abus ;
Point d'entraves à la pensée,
Par ordonnance de Bacchus.
A son gré que chacun professe
Le culte de sa déité ;
Qu'on puisse aller même à la messe :
Ainsi le veut la liberté.

La noblesse est trop abusive :
Ne parlons point de nos aïeux.
Point de titre, même au convive
Qui rit le plus ou boit le mieux.
Et si quelqu'un, d'humeur traîtresse,
Aspirait à la royauté,
Plongeons ce César dans l'ivresse,
Nous sauverons la liberté.

Trinquons à notre république,

Pour voir son destin affermi.
Mais ce peuple si pacifique
Déja redoute un ennemi :
C'est Lisette qui nous rappelle
Sous les lois de la volupté.
Elle veut régner, elle est belle;
C'en est fait de la liberté.



L'IVROGNE ET SA FEMME.

AIR : Quand les bœufs vont deux à deux.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu. } *bis.*

Tandis que dans sa mansarde
Jeanne veille, et qu'il lui tarde
De voir rentrer son mari,
Maître Jean, à la guinguette,
A ses amis en goguette
Chante son refrain chéri :

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :

Ce soir tu seras battu.

Jeanne pour moi seul est tendre,
Dit-il; laissons-la m'attendre.
Mais, maudissant son époux,
Jeanne, la puce à l'oreille,
Bat sa chatte que réveille
La tendresse des matous.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu:
Ce soir tu seras battu.

Livrant sa femme au veuvage,
Jean se perd dans son breuvage;
Et, prête à se mettre au lit,
Jeanne, qui verse des larmes,
Dit en regardant ses charmes:
C'est son verre qu'il remplit!

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!

Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu :
Ce soir tu seras battu.

Pour allumer sa chandelle,
Un voisin frappe chez elle;
Jeanne ouvre après un refus.
Que Jean boive, chante ou fume,
Je ne sais ce qu'elle allume,
Mais je sais qu'on n'y voit plus.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu:
Ce soir tu seras battu.

En rajustant sa cornette,
Ah! qu'on souffre, dit Jeannette,
Quand on attend son époux!
Ma vengeance est bien modeste;
Avec lui je suis en reste;
Il a bu plus de dix coups.

Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu:
Ce soir tu seras battu.

A demain! se dit le couple:
L'époux rentre, et son dos souple
N'en subit pas moins l'arrêt.
Il s'écrie: Amour fait rage!
Demain, puisque Jeanne est sage,
Répétons au cabaret:

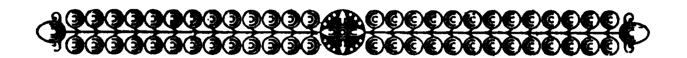
Trinquons, et toc, et tin, tin, tin!
Jean, tu bois depuis le matin.
Ta femme est une vertu: } *bis.*
Ce soir tu seras battu.





Henry Monnier del. Lefèvre sc.

PAILLASSE.



PAILLASSE.

1816.

Air : Amis, dépouillons nos pommiers.

J' suis né Paillasse, et mon papa,
Pour m' lancer sur la place,
D'un coup d' pied queuqu' part m'attrapa,
Et m' dit : Saute, Paillasse !
T'as l' jarret dispos,
Quoiqu' t'ay' l'ventre gros
Et la fac' rubiconde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde !

Ma mèr' qui poussait des hélas
En m' voyant prendr' ma course,

M'habille avec son seul mat'las,
M' disant : Ce fut ma r'ssource :
Là d'sous fais, mon fils,
Ce que d'sus je fis
Pour gagner la piéc' ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde !

Content comme un gueux, j' m'en allais,
Quand un seigneur m'arrête,
Et m' donn' l'emploi, dans son palais,
D'un p'tit chien qu'il regrette.
Le chien sautait bien,
J' surpasse le chien ;
Plus d'un envieux en gronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami :
Saute pour tout le monde !

J' buvais du bon, mais un hasard,
Où j' n'ons rien mis du nôtre,

Fait qu' monseigneur n'est qu'un bâtard,
Et qu'il en vient-z un autre.
Fi du dépouillé
Qui m'a bien payé!
Fêtons l'autre à la ronde.
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami:
Saute pour tout le monde!

A peine a-t-on fêté c'lui-ci,
Que l' premier r'vient-z en traître;
Moi qu'aime à dîner, Dieu merci,
J' saute encor sous sa f'nêtre.
Mais le v'là r'chassé,
V'là l'autre r'placé.
Viv' ceux que Dieu seconde!
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami:
Saute pour tout le monde!

Vienn' qui voudra, j' saut'rai toujours,
N' faut point qu' la r'cette baisse.

Boir', manger, rire et fair' des tours,
Voyez comm' ça m'engraisse.
En gens qui, ma foi,
Saut' moins gaîment qu' toi
Puisque l' pays abonde;
N' saut' point-z à demi,
Paillass' mon ami:
Saute pour tout le monde!



MON AME.

MON AME.

1816.

Air des Scythes et des Amazones.

C'est à table, quand je m'enivre
De gaîté, de vin et d'amour,
Qu'incertain du temps qui va suivre,
J'aime à prévoir mon dernier jour. (*bis.*)
Il semble alors que mon ame me quitte.
Adieu! lui dis-je, à ce banquet joyeux:
Ah! sans regret, mon ame, partez vite; } *bis.*
En souriant remontez dans les cieux. }
Remontez, remontez dans les cieux. (*bis.*)

Vous prendrez la forme d'un ange;
De l'air vous parcourrez les champs.
Votre joie, enfin sans mélange,

Vous dictera les plus doux chants.
L'aimable paix, que la terre a proscrite,
Ceindra de fleurs votre front radieux.
Ah ! sans regret, mon ame, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la Victoire
Pour l'autel de la Liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux.
Ah ! sans regret, mon ame, partez vite ;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

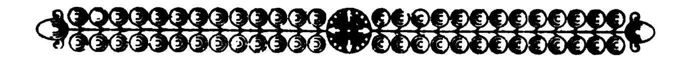
Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se dérobant aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeaux.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,

Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

La Liberté, vierge féconde,
Règne aux cieux, qui vous sont ouverts.
L'amour seul m'aidait en ce monde
A traîner de pénibles fers.
Mais, dès demain, je crains qu'il ne m'évite;
Pauvre captif, demain je serai vieux.
Ah! sans regret, mon ame, partez vite;
En souriant remontez dans les cieux.
Remontez, remontez dans les cieux.

N'attendez plus, partez, mon ame,
Doux rayon de l'astre éternel!
Mais passez des bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel. (*bis.*)
L'Aï petille à défaut d'eau bénite;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.

Ah ! sans regret, mon ame, partez vite ; } *bis.*
En souriant remontez dans les cieux. }
Remontez, remontez dans les cieux. (*bis.*)



LE JUGE DE CHARENTON[1].

NOVEMBRE 1816.

AIR de la Codaqui.

Un maître fou qui, dit-on,
Fit jadis mainte fredaine,
Des loges de Charenton
S'est enfui l'autre semaine.
Chez un juge qui griffonnait,
Il arrive et prend simarre et bonnet,

[1] Il n'y a point de mauvais discours que ne puisse faire oublier une action généreuse; et rien n'est plus honorable, selon moi, que la protection accordée à des infortunés placés sous le poids d'une accusation capitale. Aussi je n'aurais pas reproduit ici cette chanson, sans l'espèce de scandale que, lors de son apparition, elle causa jusque dans les deux Chambres. Mais je ne puis m'empêcher d'avouer que, si j'avais pu la condamner à l'oubli, qu'elle mérite sans doute, j'en aurais toujours regretté le dernier couplet. (NOTE DE 1821.*)

* A l'époque où cette Note fut publiée, M. Bellart était encore procureur-général.

Puis à l'audience, hors d'haleine,
Il entre et soudain dit : *Prechi! Precha!*
Et patati, et patata.
Prêtons bien l'oreille à ce discours-là.

« L'Esprit saint soutient ma voix,
« Et les accusés vont rire ;
« Moi, l'interprète des lois,
« J'en viens faire la satire.
« Nous les tenons d'un impudent
« Qui, pour s'amuser, me fit président.
« J'ai long-temps vanté son empire,
« Mais j'étais alors payé pour cela. »
Et patati, et patata.
Pouvait-on s'attendre à ce discours-là?

« Le drame et Galimafré
« Corrompent nos cuisinières.
« En frac on voit un curé,
« Et nos enfants ont trois pères.
« Le mariage est un loyer :
« On entre en octobre, on sort en janvier.

« Les cachemires adultères
« Nous donnent la peste, et ma femme en a. »
Et patati, et patata.
Il a mis de tout dans ce discours-là.

« Pour débaucher un mari,
« Que les filles ont d'adresse !
« Sous madame Dubarri
« Elles allaient à confesse.
« Ah ! qu'enfin (et le terme est clair),
« L'épouse et l'époux ne soient qu'une chair ;
« Et vous, qui nous tentez sans cesse,
« Filles, respectez l'habit que voilà. »
Et patati, et patata.
Rien n'est plus moral que ce discours-là.

« Mais, triste effet du typhus,
« Au lieu d'église on éléve
« Le temple du dieu Plutus,
« Qui sera beau s'il s'achéve.
« Par-tout régnent les intrigants ;
« On n'interdit plus les extravagants :

« Ce dernier point n'est pas un rêve,
« Puisqu'en robe ici je dis tout cela. »
Et patati, et patata.
On trouve du bon dans ce discours-là.

Il poursuivait sur ce ton,
Quand deux bisets, sous les armes,
Reménent à Charenton
Cet orateur plein de charmes.
Néanmoins l'avocat Bêlant
S'écrie : Ah ! les fous ont bien du talent !
J'ai fait rire et verser des larmes ;
Mais je n'ai rien dit qui valût cela.
Et patati, et patata.
C'est moi qu'on sifflait sans ce discours-là.



LES CHAMPS.

AIR : Mon amour était pour Marie.

Rose, partons ; voici l'aurore :
Quitte ces oreillers si doux.
Entends-tu la cloche sonore
Marquer l'heure du rendez-vous ?
Cherchons, loin du bruit de la ville,
Pour le bonheur un sûr asile.
Viens aux champs couler d'heureux jours,
Les champs ont aussi leurs amours.

Viens aux champs fouler la verdure,
Donne le bras à ton amant ;
Rapprochons-nous de la nature
Pour nous aimer plus tendrement.
Des oiseaux la troupe éveillée
Nous appelle sous la feuillée.

Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Nous prendrons les goûts du village;
Le jour naissant t'éveillera :
Le jour mourant sous le feuillage
A notre couche nous rendra.
Puisses-tu, maîtresse adorée,
Te plaindre encor de sa durée !
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand l'été vers un sol fertile
Conduit des moissonneurs nombreux;
Quand, près d'eux, la glaneuse agile
Cherche l'épi du malheureux;
Combien, sur les gerbes nouvelles,
De baisers pris aux pastourelles !
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.

Quand des corbeilles de l'automne

S'épanche à flots un doux nectar,
Près de la cuve qui bouillonne
On voit s'égayer le vieillard ;
Et cet oracle du village
Chante les amours d'un autre âge.
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

Allons visiter des rivages
Que tu croiras des bords lointains.
Je verrrai, sous d'épais ombrages,
Tes pas devenir incertains.
Le desir cherche un lit de mousse ;
Le monde est loin, l'herbe est si douce !
Viens aux champs couler d'heureux jours ;
Les champs ont aussi leurs amours.

C'en est fait ! adieu, vains spectacles !
Adieu, Paris, où je me plus ;
Où les beaux-arts font des miracles,
Où la tendresse n'en fait plus !
Rose, dérobons à l'envie

Le doux secret de notre vie.
Viens aux champs couler d'heureux jours;
Les champs ont aussi leurs amours.



LA COCARDE BLANCHE.

COUPLETS

CENSÉS FAITS POUR UN DÎNER OU DES ROYALISTES CÉLÉBRAIENT L'ANNIVERSAIRE DE LA PREMIÈRE ENTRÉE DES RUSSES, DES AUTRICHIENS ET DES PRUSSIENS A PARIS.

30 MARS 1816.

AIR des Trois Cousines.

CHOEUR.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Chantons ce jour cher à nos belles,
Où tant de rois par leurs succès

Ont puni les Français rebelles,
Et sauvé tous les bons Français.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Les étrangers et leurs cohortes
Par nos vœux étaient appelés.
Qu'aisément ils ouvraient les portes
Dont nous avions livré les clés!

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Sans ce jour, qui pouvait répondre
Que le ciel, comblant nos malheurs,
N'eût point vu sur la tour de Londre
Flotter enfin les trois couleurs?

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

On répétera dans l'histoire
Qu'aux pieds des Cosaques du Don,
Pour nos soldats et pour leur gloire,
Nous avons demandé pardon.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

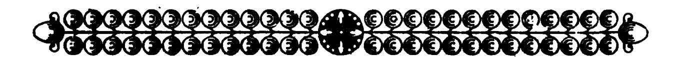
Appuis de la noblesse antique,
Buvons, après tant de dangers,
Dans ce repas patriotique,
Au triomphe des étrangers.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;

Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui sut par lui-même
Conquérir son trône et Paris.

Jour de paix, jour de délivrance,
Qui des vaincus fit le bonheur;
Beau jour, qui vint rendre à la France
La cocarde blanche et l'honneur!



MON HABIT.

Air du vaudeville de Décence.

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
  Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
  Et Socrate n'eût pas fait mieux.
  Quand le sort à ta mince étoffe
  Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
  Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
  Tu fus chanté par mes amis.
  Ton indigence, qui m'honore,
  Ne m'a point banni de leurs bras.

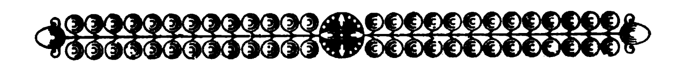
Tous ils sont prêts à nous fêter encore:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A ton revers j'admire une reprise;
C'est encore un doux souvenir.
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines

Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas.
Attends un peu; nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.



LE VIN ET LA COQUETTE.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Amis, il est une coquette
Dont je redoute ici les yeux.
Que sa vanité, qui me guette,
Me trouve toujours plus joyeux.
C'est au vin de rendre impossible
Le triomphe qu'elle espérait.
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Faut-il qu'elle soit si charmante !
Ah ! de mon cœur prenez pitié !
Chantez la liqueur écumante
Que verse en riant l'Amitié.
Enlacez le lierre paisible
Sur mon front, qui me trahirait.

Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Poursuivons de nos épigrammes
Ce sexe que j'ai trop aimé.
Achevons d'éteindre les flammes
Du flambeau qui m'a consumé.
Que Bacchus, toujours invincible,
Ote à l'Amour son dernier trait.
Ah ! cachons bien que mon cœur est sensible :
La coquette en abuserait.

Mais l'Amour pressa-t-il la grappe
D'où nous vient ce jus enivrant?
J'aime encor; mon verre m'échappe ;
Je ne ris plus qu'en soupirant.
Pour fuir ce charme irrésistible,
Trop d'ivresse enchaîne mes pas.
Ah ! vous voyez que mon cœur est sensible :
Coquette, n'en abusez pas.



LA SAINTE-ALLIANCE
BARBARESQUE.

1816.

Air de Calpigi.

Proclamons la Sainte-Alliance
Faite au nom de la Providence,
Et que signe un congrès *ad hoc*,
Entre Alger, Tunis et Maroc. (*bis.*)
Leurs souverains, nobles corsaires,
N'en feront que mieux leurs affaires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

Ces rois, dans leur Sainte-Alliance,
Trouvant tout bon pour leur puissance,
Jurent de se mettre en commun

Bravement toujours vingt contre un.
On dit qu'ils s'adjoindront Christophe,
Malgré la couleur de l'étoffe.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Ces rois, par leur Sainte-Alliance,
Nous forçant à l'obéissance,
Veulent qu'on lise l'Alcoran,
Et le Bonald et le Ferrand.
Mais Voltaire et sa coterie
Sont à l'*index* en Barbarie.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Français, à leur Sainte-Alliance
Envoyons, pour droit d'assurance,
Nos censeurs anciens et nouveaux,
Et nos juges et nos prevôts.
Avec eux ces rois, sans entraves,
Feront le commerce d'esclaves.
Vivent des rois qui sont unis!

Vive Alger, Maroc et Tunis!

Malgré cette Sainte-Alliance,
Si du trône, par occurrence,
Un roi tombait; que subito
On le ramène en son château.
Mais il soldera les mémoires
Du pain, du foin et des victoires.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis!

Enfin, pour la Sainte-Alliance,
C'est peu qu'on paie à l'échéance;
Il faut des rameurs sur les bancs,
Et des muets aux rois forbans: (*bis.*)
Même à ces majestés caduques
Il faudrait des peuples d'eunuques.
Vivent des rois qui sont unis!
Vive Alger, Maroc et Tunis! (*bis.*)

L'ERMITE ET SES SAINTS.

COUPLETS

ADRESSÉS A M. DE JOUY, LE JOUR DE SA FÊTE.

AIR : Rassurez-vous, ma mie.

On va rouvrir la Sorbonne ;
L'église attend ses décrets :
On ne brûle encor personne,
Mais les fagots sont tout prêts.
Par bonheur chez nous habite
Un saint d'un esprit plus doux.
  Ermite, bon ermite,
  Priez, priez pour nous !

Des prêtres, grands catholiques,
L'ont instruit à servir Dieu.
Il tient aux mêmes reliques

Qu'aimait l'abbé de Chaulieu.
A l'amour sa muse invite :
Par lui nous serons absous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

Rabelais, ce fou si sage,
Lui légua, par parenté,
Un capuchon dont l'usage
En fait un sage en gaîté.
Contre la gent hypocrite
Voyez son malin courroux.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous !

Ce n'est tout son patrimoine ;
Car, pour être chansonnier,
De Lattaignant, gai chanoine,
Il choisit le bénitier.
Mais de ses refrains qu'on cite,
Lattaignant serait jaloux.
Ermite, bon ermite,

Priez, priez pour nous!

Il lui manquait un bréviaire;
Le bon ermite, à dessein,
Prit les œuvres de Voltaire,
Qui se disait capucin.
Grace à l'auteur qu'il médite,
Il sait charmer tous les goûts.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!

De tels saints suivant les traces
Sur son gai califourchon,
Il laisse fourrer aux Graces
Des fleurs sous son capuchon.
A l'aimer tout nous invite;
Avec lui sauvons-nous tous.
Ermite, bon ermite,
Priez, priez pour nous!



MON PETIT COIN.

1819.

Air du vaudeville de la petite Gouvernante.

Non, le monde ne peut me plaire;
Dans mon coin retournons rêver.
Mes amis, de votre galère
Un forçat vient de se sauver.
Dans le désert que je me trace,
Je fuis, libre comme un Bédouin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là, du pouvoir bravant les armes,
Je pèse et nos fers et nos droits;
Sur les peuples versant des larmes,
Je juge et condamne les rois.

Je prophétise avec audace;
L'avenir me sourit de loin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Là j'ai la baguette des fées;
A faire le bien je me plais.
J'éléve de nobles trophées;
Je transporte au loin des palais.
Sur le trône ceux que je place,
D'être aimés sentent le besoin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

C'est là que mon ame a des ailes:
Je vole, et, joyeux séraphin,
Je vois aux flammes éternelles
Nos rois précipités sans fin.
Un seul échappe de leur race;
De sa gloire je suis témoin.
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

Je forme ainsi pour ma patrie
Des vœux que le ciel entend bien.
Respectez donc ma rêverie :
Votre monde ne me vaut rien.
De mes jours filés au Parnasse
Daignent les Muses prendre soin!
Mes amis, laissez-moi, de grace,
Laissez-moi dans mon petit coin.

LE SOIR DES NOCES.

Air : Zon! ma Lisette, zon! ma Lison.

L'hymen prend cette nuit
Deux amants dans sa nasse.
Qu'au seuil de leur réduit
Un doux concert se place.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Par ce trou fait exprès,
Voyons ce qui se passe.
L'épouse a mille attraits,
L'époux est plein d'audace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!

Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

L'épouse veut encor
Fuir l'époux qui l'embrasse;
Mais sur plus d'un trésor
Le fripon fait main basse.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Elle tremble et pâlit
Tandis qu'il la délace.
Il va briser le lit;
Il va rompre la glace.
Zon! flûte et basse!
Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

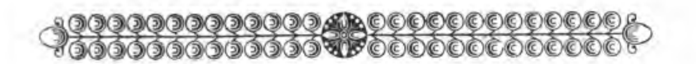
Mais, pris au trébuchet,

L'époux, quelle disgrace!
De l'oiseau qu'il cherchait
N'a trouvé que la place.
  Zon! flûte et basse!
  Zon! violon!
  Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

La belle en sanglotant
Se confesse à voix basse.
D'un divorce éclatant
Tout haut il la menace.
  Zon! flûte et basse!
  Zon! violon!
  Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!

Monsieur jure après nous;
Mais qu'à tout il se fasse:
Du livre des époux
Il n'est qu'à la préface.
  Zon! flûte et basse!

Zon! violon!
Zon! flûte et basse!
Et violon, zon, zon!



L'INDÉPENDANT.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Respectez mon indépendance,
Esclaves de la vanité :
C'est à l'ombre de l'indigence
Que j'ai trouvé la liberté. (*bis.*)
Jugez aux chants qu'elle m'inspire
Quel est sur moi son ascendant! (*bis.*)
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Oui, je suis un pauvre sauvage
Errant dans la société ;
Et pour repousser l'esclavage

Je n'ai qu'un arc et ma gaîté.
Mes traits sont ceux de la satire :
Je les lance en me défendant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Chacun rit des flatteurs du Louvre,
Valets, en tout temps prosternés,
Dans cette auberge qui ne s'ouvre
Que pour des passants couronnés.
On rit du fou qui sur sa lyre
Chante à la porte en demandant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

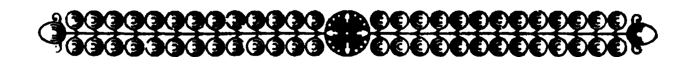
Toute puissance est une gêne :
Oh! d'un roi que je plains l'ennui!
C'est le conducteur de la chaîne ;
Ses captifs sont plus gais que lui.

Dominer ne peut me séduire;
J'offre l'amour pour répondant.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

En paix avec ma destinée,
Gaîment je poursuis mon chemin,
Riche du pain de la journée,
Et de l'espoir du lendemain.
Chaque soir, au lit qui m'attire
Dieu me conduit sans accident.
Lisette seule a le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.

Mais quoi! je vois Lisette ornée
De ses attraits les plus puissants,
Qui des chaînes de l'hyménée
Veut charger mes bras caressants. (*bis.*)
Voilà comme on perd un empire!
Non, non, point d'hymen imprudent. (*bis.*)

Que toujours Lise ait le droit de sourire
Quand je lui dis : Je suis indépendant,
Je suis, je suis indépendant.



LES CAPUCINS.

1819.

Air: Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Bénis soient la Vierge et les saints : } *bis.*
On rétablit les capucins! }

Moi, qui fus capucin indigne,
Je vais, ma petite Fanchon,
Du Seigneur vendanger la vigne,
En reprenant le capuchon.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Fanchon, pour vaincre par surprise
Les philosophes trop nombreux,
Qu'en vrais cosaques de l'église,
Les capucins marchent contre eux.

Bénis soient la Vierge et les saints:
On rétablit les capucins !

La faim désole nos provinces;
Mais la piété l'en bannit.
Chaque fête, grace à nos princes,
On peut vivre de pain bénit.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

L'église est l'asile des cuistres;
Mais les rois en sont les piliers:
Et bientôt le banc des ministres
Sera le banc des marguilliers.

Bénis soient la Vierge et les saints :
On rétablit les capucins!

Pour tâter de l'agneau sans taches,
Nos soldats courent s'attabler ;
Et devant certaines moustaches

On dit qu'on a vu Dieu trembler.

Bénis soient la Vierge et les saints·
On rétablit les capucins!

Nos missionnaires font rendre
Aux bonnes gens les biens de Dieu;
Ils marchent tout couverts de cendre:
C'est ainsi qu'on couvre le feu.

Bénis soient la Vierge et les saints:
On rétablit les capucins!

Fais-toi dévote aussi, Fanchette:
Vas, il n'est pas de sot métier.
Mais qu'avec nous deux, en cachette,
Le diable crache au bénitier.

Bénis soient la Vierge et les saints: } *bis.*
On rétablit les capucins! }



LA BONNE VIEILLE.

Air de Wilhem, *ou* Muse des bois et des plaisirs champêtres.

Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse!
Vous vieillirez, et je ne serai plus.
Pour moi le temps semble, dans sa vitesse,
Compter deux fois les jours que j'ai perdus.
Survivez-moi; mais que l'âge pénible
Vous trouve encor fidèle à mes leçons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Lorsque les yeux chercheront sous vos rides
Les traits charmants qui m'auront inspiré,
Des doux récits les jeunes gens avides
Diront: Quel fut cet ami tant pleuré?
De mon amour peignez, s'il est possible,
L'ardeur, l'ivresse, et même les soupçons;



LA BONNE VIEILLE.

Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

On vous dira : Savait-il être aimable?
Et sans rougir vous direz : Je l'aimais.
D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil vous répondrez : Jamais.
Ah! dites bien qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Vous que j'appris à pleurer sur la France,
Dites sur-tout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté la gloire et l'espérance
Pour consoler mon pays malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible,
De nos lauriers a détruit vingt moissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.

Objet chéri, quand mon renom futile,

De vos vieux ans charmera les douleurs;
A mon portrait, quand votre main débile,
Chaque printemps, suspendra quelques fleurs,
Levez les yeux vers ce monde invisible
Où pour toujours nous nous réunissons;
Et bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons.



LA VIVANDIÈRE.

1817.

AIR de WILHEM, *ou* Demain matin, au point du jour, on bat la générale.

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois gaîment
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai le pied leste et l'œil mutin :
Soldats, voilà Catin !

Je fus chère à tous nos héros;
Hélas ! combien j'en pleure !
Aussi soldats et généraux

Me comblaient, à toute heure,
D'amour, de gloire, et de butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
D'amour, de gloire, et de butin:
Soldats, voilà Catin!

J'ai pris part à tous vos exploits
En vous versant à boire.
Songez combien j'ai fait de fois
Rafraîchir la Victoire.
Ça grossissait son bulletin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Ça grossissait son bulletin:
Soldats, voilà Catin!

Depuis les Alpes je vous sers;
Je me mis jeune en route.
A quatorze ans, dans les déserts,
Je vous portais la goutte.
Puis j'entrai dans Vienne un matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Puis j'entrai dans Vienne un matin:

Soldats, voilà Catin !

De mon commerce et des amours
C'était le temps prospère.
A Rome je passai huit jours,
Et de notre Saint-Père
Je débauchai le sacristain,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Je débauchai le sacristain :
Soldats, voilà Catin !

J'ai fait plus que maint duc et pair
Pour mon pays que j'aime.
A Madrid, si j'ai vendu cher,
Et cher à Moscou même,
J'ai donné gratis à Pantin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'ai donné gratis à Pantin :
Soldats, voilà Catin !

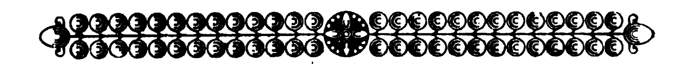
Quand au nombre il fallut céder

La victoire infidèle,
Que n'avais-je pour vous guider
Ce qu'avait la Pucelle !
L'Anglais aurait fui sans butin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
L'Anglais aurait fui sans butin :
Soldats, voilà Catin!

Si je vois de nos vieux guerriers
Pâlis par la souffrance,
Qui n'ont plus, malgré leurs lauriers,
De quoi boire à la France,
Je refleuris encor leur teint,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
Je refleuris encor leur teint :
Soldats, voilà Catin!

Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paîront encore à boire.
Oui, pour vous doit briller encor
Le jour de la victoire.

J'en serai le réveil-matin,
Tintin, tintin, tintin, r'lin tintin;
J'en serai le réveil-matin :
Soldats, voilà Catin!



COUPLETS

A MA FILLEULE,

AGÉE DE TROIS MOIS,

LE JOUR DE SON BAPTÊME.

AIR : J'étais bon chasseur autrefois.

Ma filleule, où diable a-t-on pris
Le pauvre parrain qu'on vous donne?
Ce choix seul excite vos cris;
De bon cœur je vous le pardonne.
Point de bonbons à ce repas;
A vos yeux cela doit me nuire;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

L'amitié m'en a fait l'honneur,

Et c'est l'amitié qui vous nomme.
Or, pour n'être pas grand seigneur,
Je n'en suis pas moins honnête homme.
Des cadeaux si vous faites cas,
Vous y trouverez à redire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

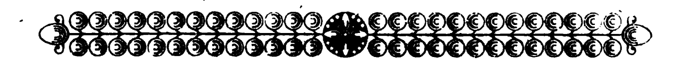
Malgré le sort qui sous sa loi
Tient la vertu même asservie,
Puissions-nous, ma commère et moi,
Vous porter bonheur dans la vie !
Pendant leur voyage ici-bas,
Aux bons cœurs rien ne devrait nuire ;
Mais, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.

Qu'à vos noces je chanterai,
Si jusque là mes chansons plaisent !
Mais peut-être alors je serai
Où Panard et Collé se taisent.
Quoi, manquer aux joyeux ébats

Qu'un pareil jour devra produire !
Non, mon enfant, ne pleurez pas,
Votre parrain vous fera rire.



L'EXILÉ.



L'EXILÉ.

JANVIER 1817.

AIR : Ermite, bon ermite.

A d'aimables compagnes
Une jeune beauté
Disait : Dans nos campagnes
Règne l'humanité.
Un étranger s'avance,
Qui, parmi nous errant,
Redemande la France
Qu'il chante en soupirant.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
  Une patrie
 Au pauvre exilé.

Près d'un ruisseau rapide
Vers la France entraîné,
Il s'assied, l'œil humide,
Et le front incliné.
Dans les champs qu'il regrette
Il sait qu'en peu de jours
Ces flots que rien n'arrête
Vont promener leur cours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Quand sa mère, peut-être,
Implorant son retour,
Tombe aux genoux d'un maître
Que touche son amour;
Trahi par la victoire,
Ce proscrit, dans nos bois,
Inquiet de sa gloire,
Fuit la haine des rois.

D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?
Par-tout de son courage
Il trouve un souvenir.
Sur nos bords, par la guerre
Tant de fois envahis,
Son sang même a naguère
Coulé pour son pays.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Dans nos destins contraires,
On dit qu'en ses foyers

Il recueillit nos frères
Vaincus et prisonniers.
De ces temps de conquêtes
Rappelons-lui le cours;
Qu'il trouve ici des fêtes,
Et sur-tout des amours.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

Si notre accueil le touche,
Si, par nous abrité,
Il s'endort sur la couche
De l'hospitalité;
Que par nos voix légères
Ce Français réveillé,
Sous le toit de ses pères
Croie avoir sommeillé.
D'une terre chérie
C'est un fils désolé.

Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.



LA BOUQUETIÈRE

ET LE CROQUE-MORT.

Air : Le cœur à la danse, etc.

Je n'suis qu'un' bouqu'tière et j' n'ai rien;
Mais d' vos soupirs j' me lasse,
Monsieur l' croqu'mort, car il faut bien
Vous dir' vot' nom-z en face.
Quoique j' sois-t-un esprit fort,
Non, je n' veux point d'un croqu'mort.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

C't amour, qui fait plus d'un hasard,

Vous tire par l'oreille
Depuis l' jour où vot' corbillard
Renversa ma corbeille.
Il m'en coûta plus d'un' fleur:
Vot' métier leur port' malheur.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

A d' bons vivants j'aime à parler;
Et, monsieur, n' vous déplaise,
Avec vous m' faudrait-z étaler
Mes fleurs chez l' pèr' La Chaise;
Mon commerce est mieux fêté
A la porte d' la Gaîté.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

Parc' que vous r'tournez d' grands seigneurs,

Vous vous en faite' accroire ;
Mais si tant d' gens qu'ont des honneurs
Vous doiv' tous un pour-boire,
Y en a plus d'un, sans m' vanter,
Qu' j'avons fait ressusciter.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.

J' f'rai courte et bonne, et, j'y consens,
En passant venez m' prendre.
Mais qu' ce n' soit point-z avant dix ans.
Adieu, croqu'mort si tendre.
P't-êt' bien qu'en s'impatientant,
Un' pratique vous attend.
Encor jeune et jolie,
Moi, j' vends rosiers, lis et jasmins,
Et n' me sens point l'envie
De passer par vos mains.



LA PETITE FÉE.

1817.

AIR : C'est le meilleur homme du monde.

Enfants, il était une fois
Une fée appelée Urgande;
Grande à peine de quatre doigts,
Mais de bonté vraiment bien grande.
De sa baguette un ou deux coups
Donnaient félicité parfaite.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Dans une conque de saphir,
De huit papillons attelée,
Elle passait comme un zéphyr,
Et la terre était consolée.

Les raisins mûrissaient plus doux ;
Chaque moisson était complète.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

C'était la marraine d'un roi
Dont elle créait les ministres ;
Braves gens, soumis à la loi,
Qui laissaient voir dans leurs registres.
Du bercail ils chassaient les loups
Sans abuser de la houlette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Les juges, sous ce roi puissant,
Étaient l'organe de la fée ;
Et par eux jamais l'innocent
Ne voyait sa plainte étouffée.
Jamais pour l'erreur à genoux
La clémence n'était muette.
Ah ! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette !

Pour que son filleul fût béni,
Elle avait touché sa couronne;
Il voyait tout son peuple uni,
Prêt à mourir pour sa personne.
S'il venait des voisins jaloux,
On les forçait à la retraite.
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

Dans un beau palais de cristal,
Hélas! Urgande est retirée.
En Amérique tout va mal;
Au plus fort l'Asie est livrée.
Nous éprouvons un sort plus doux;
Mais pourtant, si bien qu'on nous traite,
Ah! bonne fée, enseignez-nous
Où vous cachez votre baguette!

MA NACELLE.

CHANSON

CHANTÉE A MES AMIS RÉUNIS POUR MA FÊTE.

AIR : Eh ! vogue la galère.

Sur une onde tranquille
Voguant soir et matin,
Ma nacelle est docile
Au souffle du destin.
La voile s'enfle-t-elle,
J'abandonne le bord.
Eh ! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr ! sois-moi fidèle),
Eh ! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

J'ai pris pour passagère
La muse des chansons,



MA NACELLE.

Perrotin, Editeur

Et ma course légère
S'égaïe à ses doux sons.
La folâtre pucelle
Chante sur chaque bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Lorsqu'au sein de l'orage
Cent foudres à-la-fois,
Ébranlant ce rivage,
Épouvantent les rois;
Le plaisir, qui m'appelle,
M'attend sur l'autre bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Loin de là le ciel change:
Un soleil éclatant

Vient mûrir la vendange
Que le buveur attend.
D'une liqueur nouvelle
Lestons-nous sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Des rives bien connues
M'appellent à leur tour.
Les Graces demi-nues
Y célèbrent l'amour.
Dieux! j'entends la plus belle
Soupirer sur le bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous trouverons un port.

Mais, loin du roc perfide
Qui produit le laurier,

Quel astre heureux me guide
Vers un humble foyer?
L'amitié renouvelle
Ma fête sur ce bord.
Eh! vogue ma nacelle
(O doux zéphyr! sois-moi fidèle),
Eh! vogue ma nacelle,
Nous entrons dans le port.

MONSIEUR JUDAS.

Air : J'ons un curé patriote.

Monsieur Judas est un drôle
Qui soutient avec chaleur
Qu'il n'a joué qu'un seul rôle,
Et n'a pris qu'une couleur.
Nous qui détestons les gens
Tantôt rouges, tantôt blancs,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Curieux et nouvelliste,
Cet observateur moral
Parfois se dit journaliste,
Et tranche du libéral :

Mais voulons-nous réclamer
Le droit de tout imprimer,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Sans respect du caractère,
Souvent ce lâche effronté
Porte l'habit militaire
Avec la croix au côté.
Nous qui faisons volontiers
L'éloge de nos guerriers,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Enfin sa bouche flétrie
Ose prendre un noble accent,
Et des maux de la patrie
Ne parle qu'en gémissant.

Nous qui faisons le procès
A tous les mauvais Français,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.

Monsieur Judas, sans malice,
Tout haut vous dit: « Mes amis,
« Les limiers de la police
« Sont à craindre en ce pays. »
Mais nous qui de maints brocards
Poursuivons jusqu'aux mouchards,
Parlons bas,
Parlons bas;
Ici près j'ai vu Judas,
J'ai vu Judas, j'ai vu Judas.



LE DIEU DES BONNES GENS.



LE DIEU DES BONNES GENS.

AIR : Vaudeville de la Partie carrée.

Il est un Dieu ; devant lui je m'incline,
Pauvre et content, sans lui demander rien.
De l'univers observant la machine,
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.
Mais le plaisir à ma philosophie
Révèle assez des cieux intelligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,
Grace aux amours, bercé par l'espérance,
D'un lit plus doux je rêve le duvet.
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie!

Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.
Vous rampiez tous, ô rois qu'on déifie!
Moi, pour braver des maîtres exigeants,
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,
Brillaient les arts, doux fruits des beaux climats,
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire
De leurs manteaux secouer les frimas.
Sur nos débris Albion nous défie [1];

[1] Des critiques anglais, très bienveillants d'ailleurs pour notre auteur, lui ont reproché les traits plaisants ou graves dirigés contre leur nation. Ils auraient dû se rappeler que ces attaques remontent au temps de l'occupation de la France par les armées étrangères, qui avaient fait la Restauration; à ce temps

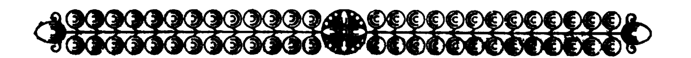
Mais les destins et les flots sont changeants :
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !
Nous touchons tous à nos derniers instants :
L'éternité va se faire comprendre ;
Tout va finir, l'univers et le temps.
O chérubins à la face bouffie,
Réveillez donc les morts peu diligents.
Le verre en main, gaîment je me confie
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est point colère ;
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et, vous, amours, qui créez après lui,

où sir Walter Scott venait chez nous écrire les *Lettres de Paul:* lâche et cruel outrage à un peuple aussi malheureux qu'il avait été grand. L'idée d'entretenir la haine entre deux nations, a toujours été loin du cœur de celui qui, à l'évacuation de notre territoire, fut le premier à appeler tous les peuples à une sainte alliance.

Prêtez un charme à ma philosophie
Pour dissiper des rêves affligeants.
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens.



ADIEUX A DES AMIS.

Air : C'est un lanla, landerirette.

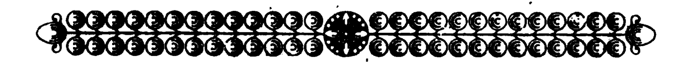
D'ici faut-il que je parte,
Mes amis, quand loin de vous
Je ne puis voir sur la carte
D'asile pour moi plus doux !
Même au sein de notre ivresse,
Dieu ! je crois être à demain :
Fouette, cocher ! dit la Sagesse ;
Et me voilà sur le chemin.

Malgré les sermons du sage,
On pourrait, grace aux plaisirs,
Aux fatigues du voyage
Opposer d'heureux loisirs.
Mais une ardeur importune
En route met chaque humain :

Fouette, cocher ! dit la Fortune ;
Et nous voilà sur le chemin.

Ne va point voir ta maîtresse,
Ne va point au cabaret,
Me vient dire avec rudesse
Un médecin indiscret ;
Mais Lisette est si jolie !
Mais si doux est le bon vin !
Fouette, cocher ! dit la Folie ;
Et me voilà sur le chemin.

Parmi vous bientôt peut-être
Je chanterai mon retour.
Déja je crois voir renaître
L'aurore d'un si beau jour :
L'Alégresse, que j'encense,
A mon paquet met la main.
Fouette, cocher ! dit l'Espérance ;
Et me voilà sur le chemin.



LA RÊVERIE.

AIR : La Signora malade.

Loin d'une Iris volage
Qu'un seigneur m'enlevait,
Au printemps, sous l'ombrage,
Un jour mon cœur rêvait.
Privé d'une infidèle,
Il rêvait qu'une autre belle
Volait à mon secours.
Venez, venez, venez, mes amours ! (*bis.*)

Cette belle était tendre,
Tendre et fière à-la-fois ;
Il me semblait l'entendre
Soupirer dans les bois.
C'était une princesse
Qui respirait la tendresse

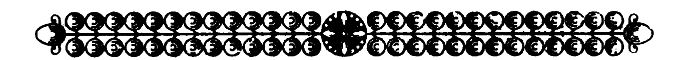
Loin de l'éclat des cours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Je l'entendais se plaindre
Du poids de la grandeur.
Cessant de me contraindre,
Je lui peins mon ardeur.
Mes yeux versent des larmes,
Ravis de voir tant de charmes
Sous de si beaux atours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Telle était la merveille
Dont je flattais mes sens,
Quand soudain mon oreille
S'ouvre aux plus doux accents.
Si c'est vous, ma princesse,
Des roses de la tendresse
Venez semer mes jours.
Venez, venez, venez, mes amours!

Mais non, c'est la coquette

Du village voisin,
Qui m'offre une conquête
En corset de basin.
Grandeurs, je vous oublie!
Cette fille est si jolie!
Ses jupons sont si courts!
Venez, venez, venez, mes amours!



BRENNUS,

OU

LA VIGNE PLANTÉE DANS LES GAULES.

AIR nouveau de M. WILHEM, ou de Pierre-le-Grand.

Brennus disait aux bons Gaulois :
Célébrez un triomphe insigne!
Les champs de Rome ont payé mes exploits,
Et j'en rapporte un cep de vigne.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*

Privés de son jus tout-puissant,
Nous avons vaincu pour en boire.
Sur nos coteaux que le pampre naissant

Serve à couronner la Victoire.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Un jour, par ce raisin vermeil,
Des peuples vous serez l'envie.
Dans son nectar plein des feux du soleil,
Tous les arts puiseront la vie.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Quittant nos bords favorisés,
Mille vaisseaux iront sur l'onde,
Chargés de vins et de fleurs pavoisés,
Porter la joie autour du monde.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Femmes, nos maîtres absolus,
Vous qui préparez nos armures,
Que sa liqueur soit un baume de plus

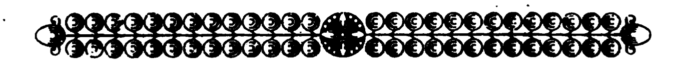
Versé par vous sur nos blessures.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Soyons unis, et nos voisins
Apprendront qu'en des jours d'alarmes,
Le faible appui que l'on donne aux raisins
Peut vaincre à défaut d'autres armes.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Bacchus, d'embellir ses destins
Un peuple hospitalier te prie.
Fais qu'un proscrit, assis à nos festins,
Oublie un moment sa patrie.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours.

Brennus alors bénit les cieux,
Creuse la terre avec sa lance;
Plante la vigne, et les Gaulois joyeux,

Dans l'avenir ont vu la France.
Grace à la vigne, unissons pour toujours
L'honneur, les arts, la gloire et les amours. } *bis.*



LES CLEFS DU PARADIS.

AIR : A coups d'pied, à coups d' poing.

Saint Pierre perdit l'autre jour
Les clefs du céleste séjour.
(L'histoire est vraiment singulière!)
C'est Margot qui, passant par-là,
Dans son gousset les lui vola.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Margoton, sans perdre de temps,
Ouvre le ciel à deux battants.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Dévots fieffés, pécheurs maudits,
Entrent ensemble en paradis.
« Je vais, Margot,



LES CLEFS.

« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

On voit arriver en chantant
Un turc, un juif, un protestant;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Puis un pape, l'honneur du corps,
Qui, sans Margot, restait dehors.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Des jésuites, que Margoton
Voit à regret dans ce canton,
(L'histoire est vraiment singulière!)
Sans bruit, à force d'avancer,
Près des anges vont se placer.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

En vain un fou crie, en entrant,

Que Dieu doit être intolérant;
(L'histoire est vraiment singulière!)
Satan lui-même est bienvenu:
La belle en fait un saint cornu.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Dieu, qui pardonne à Lucifer,
Par décret supprime l'enfer.
(L'histoire est vraiment singulière!)
La douceur va tout convertir:
On n'aura personne à rôtir.
« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.

Le paradis devient gaillard,
Et Pierre en veut avoir sa part.
(L'histoire est vraiment singulière!)
Pour venger ceux qu'il a damnés,
On lui ferme la porte au nez.

« Je vais, Margot,
« Passer pour un nigaud;
« Rendez-moi mes clefs, » disait saint Pierre.



SI J'ÉTAIS PETIT OISEAU.

1817.

AIR nouveau de M. WILHEM, *ou* Il faut que l'on file doux.

Moi, qui, même auprès des belles,
Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger!
Combien d'espace il visite!
A voltiger tout l'invite:
L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

C'est alors que Philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,

J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaîté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté.
Puis ma chanson favorite,
Aux guerriers qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

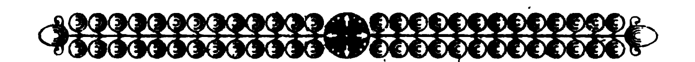
Puis j'irais sur les tourelles
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.

L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve, dans son gîte,
Aux champs où fut son berceau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, voulant rendre sensible
Un roi qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible
J'irais chanter près de lui.
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis, jusques où naît l'aurore,
Vous, méchants, je vous fuirais,
A moins que l'Amour encore
Ne me surprît dans ses rets.
Que, sur un sein qu'il agite,
Ce chasseur que nul n'évite

Me dresse un piége nouveau,
J'y volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.



LE BON VIEILLARD.

Air : Contentons-nous d'une simple bouteille.

Joyeux enfants, vous que Bacchus rassemble,
Par vos chansons vous m'attirez ici.
Je suis bien vieux; mais en vain ma voix tremble:
Accueillez-moi, j'aime à chanter aussi.
Du temps passé j'apporte des nouvelles;
J'ai bu jadis avec le bon Panard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

De me fêter, hé quoi, chacun s'empresse!
A ma santé coule un vin généreux.
Ce doux accueil enhardit ma vieillesse:
Je crains toujours d'attrister les heureux.
Que les plaisirs vous couvrent de leurs ailes;
Avec le temps vous compterez plus tard.



LE BON VIEILLARD.

Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Ainsi que vous j'ai vécu de caresses;
Vos grand'mamans diraient si je leur plus.
J'eus des châteaux, des amis, des maîtresses;
Amis, châteaux, maîtresses, ne sont plus.
Les souvenirs me sont restés fidèles;
Aussi parfois je soupire à l'écart.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Dans nos discords j'ai fait plus d'un naufrage,
Sans fuir jamais la France et son doux ciel.
Au peu de vin que m'a laissé l'orage,
L'orgueil blessé ne mêle point de fiel.
J'ai chanté même aux vendanges nouvelles,
Sur des coteaux dont j'eus long-temps ma part.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

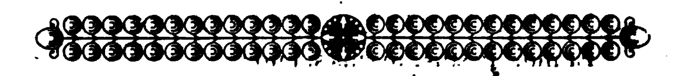
Vieux compagnon des guerriers d'un autre âge,

Comme Nestor je ne vous parle pas.
De tous les jours où brilla mon courage
J'achèterais un jour de vos combats.
Je l'avoûrai, vos palmes immortelles
M'ont rendu cher un nouvel étendard.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.

Sur vos vertus quel avenir se fonde!
Enfants, buvons à mes derniers amours.
La liberté va rajeunir le monde;
Sur mon tombeau brilleront d'heureux jours.
D'un beau printemps, aimables hirondelles,
J'ai pour vous voir différé mon départ.
Amis du vin, de la gloire et des belles,
Daignez sourire aux chansons d'un vieillard.



QU'ELLE EST JOLIE !



QU'ELLE EST JOLIE!

AIR :

Grands dieux! combien elle est jolie
Celle que j'aimerai toujours!
Dans leur douce mélancolie
Ses yeux font rêver aux amours.
Du plus beau souffle de la vie
A l'animer le ciel se plaît.
Grands dieux! combien elle est jolie!
Et moi, je suis, je suis si laid!

Grands dieux! combien elle est jolie!
Elle compte au plus vingt printemps.
Sa bouche est fraîche épanouie;
Ses cheveux sont blonds et flottants.
Par mille talents embellie,
Seule elle ignore ce qu'elle est.

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et cependant j'en suis aimé.
J'ai dû long-temps porter envie
Aux traits dont le sexe est charmé.
Avant qu'elle enchantât ma vie,
Devant moi l'amour s'envolait.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et pour moi ses feux sont constants.
La guirlande qu'elle a cueillie
Ceint mon front chauve avant trente ans.
Voiles qui parez mon amie,
Tombez ; mon triomphe est complet.
Grands dieux ! combien elle est jolie !
Et moi, je suis, je suis si laid !

LES
CHANTRES DE PAROISSE,
ou
LE CONCORDAT DE 1817.

CHANSON A BOIRE.

SEPTEMBRE 1817.

AIR du Bastringue.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Buvons, nous, chantres de paroisse,
A qui nous tire enfin d'angoisse.

D'abord, pour ne rien oublier,
Remontons à François premier[1].

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

A Gonsalvi buvons un verre;
Il a deux fois fait même affaire;
Mais cette fois, de droit divin,
L'église y gagne un pot-de-vin[2].

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!

[1] Le premier article du concordat de 1817 remet en vigueur celui de François Ier et de Léon X.

[2] Ce concordat et celui de 1801 sont l'ouvrage du cardinal Hercule Gonsalvi.

Le Concordat nous est donné.

Des deux clefs de notre bon pape
L'une du ciel ouvre la trappe;
Et l'autre aux griffes du légat
Ouvre les coffres de l'état.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Si de nos coqs la voix altière[1]
Troubla l'héritier de saint Pierre,
Grace aux annates[2], aujourd'hui
Nos poules vont pondre pour lui.

Gloria tibi, Domine!

[1] Le coq des drapeaux de la république française.

[2] Les annates, redevances payées au Saint-Siége, par suite du concordat de François Ier.

Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Rendons Avignon au Saint-Père[1];
Il le veut; et c'est là, j'espère,
Prouver aux Français dépouillés
Qu'il est un de nos alliés.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Qu'importe qu'à Rome on détruise
Les libertés de notre église[2]?

[1] Le pape réclame encore Avignon dans la bulle de circonscription des diocèses.

[2] Les libertés de l'église gallicane compromises par le concordat de François Ier, ce qui l'empêcha d'être enregistré par plusieurs parlements.

Nous devons à nos députés
Déja tant d'autres libertés!

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Moines et prieurs vont revivre [1].
Il faut qu'avant peu le grand-livre,
Servant à nos pieux desseins,
Soit mis au rang des livres saints.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

[1] Une des bulles de Pie VII contient ces expressions : *Nous dotons en biens-fonds et en rentes sur l'état les archevêques et évêques,* etc.

Dans chaque ville, un séminaire[1]
Désormais sera nécessaire;
C'est un hôpital érigé
Aux enfants trouvés du clergé.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Pour les protestants, qu'on tolère[2],
Au ciel nous craignons de déplaire;
Mais qu'il nous passe encor long-temps
Nos Suisses qui sont protestants.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;

[1] Le pape recommande l'érection de nouveaux séminaires.

[2] Lisez la déclaration adressée au Saint-Siége par M. de Blacas, le 15 juillet 1817.

Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Chantres, pour nous combien d'offices!
Nous n'irons plus dans les coulisses
Brailler en chœur à l'Opéra[1];
Et l'église nous suffira.

Gloria tibi, Domine!
Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.

Oui, chantres, c'est à nous de boire:
Ce Concordat fait notre gloire,
Car le bon temps revient grand train,
Où les rois chantaient au lutrin.

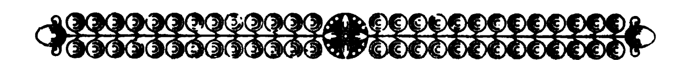
Gloria tibi, Domine!

[1] On assure que plusieurs chantres de paroisse font partie des chœurs de nos théâtres.

Que tout chantre
Boive à plein ventre;
Gloria tibi, Domine!
Le Concordat nous est donné.



L'AVEUGLE DE BAGNOLET.



L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

AIR : Ronde de la Ferme et le Château.

A Bagnolet j'ai vu naguère
Certain vieillard toujours content.
Aveugle il revint de la guerre,
Et pauvre il mendie en chantant. (*bis.*)
Sur sa vielle il redit sans cesse :
« Aux gens de plaisir je m'adresse.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît. »
Et de lui donner l'on s'empresse.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette ;
Et, près d'aimables étourdis,
A la contre-danse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis. (*bis.*)

« Vous qui pressez avec ivresse
« La main de plus d'une maîtresse,
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« J'ai bien employé ma jeunesse.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Il dit aux dames de la ville
Qu'il trouve à de gais rendez-vous:
« Avec Babet, dans cet asile,
« Combien j'ai ri de son époux! (*bis.*)
« Belles, qu'une ombre épaisse attire,
« Là, contre l'hymen tout conspire.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
« Les maris me font toujours rire.
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles
Dont il fit long-temps ses amours:
« Ah! leur dit-il, toujours gentilles,
« Aimez bien et plaisez toujours. (*bis.*)

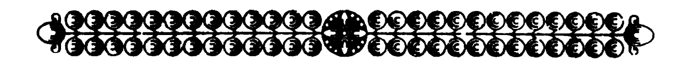
« Pour toucher la prude inhumaine,
« Trop souvent ma prière est vaine.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Refuser vous fait tant de peine !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs sous la tonnelle
Il dit : « Songez bien qu'ici-bas,
« Même quand la vendange est belle,
« Le pauvre ne vendange pas. (*bis.*)
« Bons vivants que met en goguette
« Le vin d'une vieille feuillette,
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Je me régale de piquette.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,
Chantent l'amour à pleine voix ;
Ou gaîment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits. (*bis.*)

Il leur dit, ému jusqu'aux larmes :
« De l'amitié goûtez les charmes.
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Comme vous j'ai porté les armes !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise ?
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret. (*bis.*)
Pour ceux que le plaisir couronne,
J'entends sa vielle qui résonne :
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît ;
« Le plaisir rend l'ame si bonne !
« Ah ! donnez, donnez, s'il vous plaît,
« A l'aveugle de Bagnolet. »



LE PRINCE DE NAVARRE,

OU

MATHURIN BRUNEAU [1].

AIR du ballet des Pierrots.

Quoi ! tu veux régner sur la France !
Es-tu fou, pauvre Mathurin ?
N'échange point ton indigence
Contre tout l'or d'un souverain.
Sur un trône l'ennui se carre,
Fier d'être encensé par des sots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Des leçons que le malheur donne,

[1] Tout le monde se rappelle que Mathurin Bruneau, reconnu pour être fils d'un sabotier, affectait de se donner le titre de *prince de Navarre*.

Tu n'as donc point tiré de fruit.
Réclamerais-tu la couronne,
Si le malheur t'avait instruit?
Cette ambition n'est point rare,
Même ailleurs que chez les héros.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Dans le rang que toi-même espères,
Trompés par des flatteurs câlins,
Que de rois se disent les pères
D'enfants qui se croient orphelins!
Régner, c'est n'être point avare
De lois, de rubans, de grands mots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Quand tu combattrais avec gloire,
Sache que plus d'un conquérant
Se voit arracher la victoire
Par un général ignorant.
Un Anglais, aidé d'un Tartare,

Foule aux pieds de nobles drapeaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Combien d'agents illégitimes
Servent la légitimité!
Trop tard sur les malheurs de Nîmes
On éclairerait ta bonté.
Le roi qu'au Pont-Neuf on répare[1]
Parle en vain pour les huguenots.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

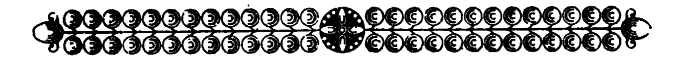
De tes maux quel serait le terme
Si quelques alliés sans foi
Prétendaient que tu tiens à ferme
Le trône que tu dis à toi?
De jour en jour leur ligue avare
Augmenterait le prix des baux.

[1] On s'occupait alors de relever la statue de Henri IV.

Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

Enfin pourrais-tu sans scrupule,
Graissant la patte au Saint-Esprit,
Faire un concordat ridicule
Avec ton père en Jésus-Christ?
Pour lui redorer sa tiare,
Tu nous surchargerais d'impôts.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.

D'ailleurs ton métier nous arrange:
Nos amis nous ont fait capot.
C'est pour que l'étranger la mange
Que nous mettons la poule au pot.
De nos souliers même on s'empare
Après avoir pris nos manteaux.
Croyez-moi, prince de Navarre,
Prince, faites-nous des sabots.



LA MORT SUBITE.

COUPLETS POUR UN DÎNER.

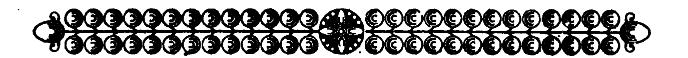
AIR du ballet des Pierrots.

Mes amis, j'accours au plus vite,
Car vous ne pardonneriez pas,
A moins, dit-on, de mort subite,
De manquer à ce gai repas.
En vain l'amour qui me lutine,
Pour m'arrêter tente un effort;
Avec vous il faut que je dîne :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Mais bien souvent, quoique heureux d'être,
On meurt sans s'en apercevoir.
Ah! mon Dieu! je suis mort peut-être;
C'est ce qu'il est urgent de voir.
Je me tâte comme Sosie;

Je ris, je mange, et je bois fort.
Ah ! je me connais à la vie :
Mes amis, je ne suis pas mort.

Si j'allais, couronné de lierre,
Ici fermer les yeux soudain;
En chantant, remplissez mon verre,
Et de vos mains pressez ma main.
Si Bacchus, dont je suis l'apôtre,
Ne m'inspire un joyeux transport;
Si ma main ne serre la vôtre,
Adieu, mes amis, je suis mort !



LES CINQUANTE ÉCUS.

Air : Martin est un fort bon garçon.

Grace à Dieu, je suis héritier !
Le métier
De rentier
Me sied et m'enchante.
Travailler serait un abus ;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Mes amis, la terre est à moi.
J'ai de quoi
Vivre en roi
Si l'éclat me tente.
Les honneurs me sont dévolus ;
J'ai cinquante écus,

J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour user des droits d'un richard,
Sans retard
Sur un char
De forme élégante,
Fuyons mes créanciers confus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Adieu Surène et ses coteaux !
Le Bordeaux,
Le Mursaulx,
L'Aï que l'on chante,
Vont donc enfin m'être connus.
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Parez-vous, Lise, mes amours,

Des atours
Que toujours
La richesse invente;
Le clinquant ne vous convient plus:
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Pour mes hôtes vous que je prends,
Amis francs,
Vieux parents,
Sœur jeune et fringante,
Soyez logés, nourris, vêtus;
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

Amis, bons vins, loisirs, amours,
Pour huit jours
Des plus courts
Comblez mon attente;
Le fonds suivra les revenus.

J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus,
J'ai cinquante écus de rente.

LE CARNAVAL DE 1818.

Air : A ma Margot du bas en haut.

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court ! (*bis.*)

Des veuves, des filles, des femmes,
Tu dois craindre les épigrammes ;
Carnaval dont chacun pâtit,
Dis-nous qui t'a fait si petit.
Carnaval (*bis*), ah ! comment nos belles
T'accueilleront-elles ?

On crie à la ville, à la cour :
Ah ! qu'il est court ! ah ! qu'il est court !

Chez nous quand si peu tu demeures,

Des prières de quarante heures [1]
Les heures qu'on retranchera
Sont tout ce qu'on y gagnera.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Vendu sans doute au ministère,
Tu ne viens qu'afin qu'on t'enterre,
Quand sur toi nous avions compté
Pour quelques jours de liberté.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Des ministres, oui, je le gage,

[1] La durée de ce carnaval n'était que de vingt-quatre heures.

A la Chambre, on te croit l'ouvrage;
Et contre eux enfin déclaré,
Le ventre même a murmuré.
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Dis-moi, ta maigreur sans égale
Est-elle une *leçon morale*
Que chez nous, en venant dîner,
Wellington veut encor donner[1]?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

En France on vit de sacrifice;

[1] Lord Wellington, lors de l'enlèvement des chefs-d'œuvre du Musée prétendit que nous avions besoin d'une *leçon morale*.

Aurait-on craint que la police,
Toujours prête à nous égayer,
N'eût trop de masques à payer?
Carnaval (*bis*), ah! comment nos belles
T'accueilleront-elles?

On crie à la ville, à la cour:
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court! (*bis.*)



LE RETOUR DANS LA PATRIE.

Perrotin, Editeur

LE RETOUR DANS LA PATRIE.

AIR : *Suzon sortant de son village.*

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort !
Au rivage où mon cœur aspire,
Qu'il est lent à trouver un port !
France adorée !
Douce contrée !
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain nous guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie :
Terre ! terre ! là bas, voyez !
Ah ! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie ! (*ter.*)

Oui, voilà les rives de France;
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans enfin je te revois;
De mon village
Je vois la plage,
Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon ame est attendrie!
Là furent mes premiers amours;
Là ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée!
Douce contrée!
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs.

Toute l'année,
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs.
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

J'ai pu me faire une famille,
Et des trésors m'étaient promis.
Sous un ciel où le sang petille,
A mes vœux l'amour fut soumis.
France adorée!
Douce contrée!
Que de plaisirs quittés pour te revoir!
Mais sans jeunesse,
Mais sans richesse,
Si d'être aimé je dois perdre l'espoir;
De mes amours, dans la prairie,
Les souvenirs seront présents;
C'est du soleil pour mes vieux ans.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée!
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.
De tout quitter mon cœur me prie:
Je reviens pauvre, mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'alégresse,
Enfin le navire entre au port.
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!

Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grace à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais je puis mourir.
Salut à ma patrie! (*ter.*)



LE VENTRU,

OU

COMPTE RENDU DE LA SESSION DE 1818

AUX ÉLECTEURS DU DÉPARTEMENT DE...,

PAR M***.

AIR : J'ons un curé patriote.

Électeurs de ma province,
Il faut que vous sachiez tous
Ce que j'ai fait pour le prince,
Pour la patrie et pour vous.
L'état n'a point dépéri :
Je reviens gras et fleuri.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh ! que j'ai fait de bons dînés! } *bis.*



LE VENTRU.

Perrotin, Éditeur

Au ventre toujours fidèle,
J'ai pris, suivant ma leçon,
Place à dix pas de Villèle [1],
A quinze de d'Argenson;
Car dans ce ventre étoffé
Je suis entré tout truffé.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Comme il faut au ministère
Des gens qui parlent toujours
Et hurlent pour faire taire
Ceux qui font de bons discours,
J'ai parlé, parlé, parlé;
J'ai hurlé, hurlé, hurlé.
Quels dinés,
Quels dînés

[1] A cette époque, M. de Villèle était le chef de l'opposition de droite, vers laquelle penchait toujours le pouvoir. Il est inutile de rappeler que M. d'Argenson était un des membres les plus avancés de l'opposition de gauche.

Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Si la presse a des entraves,
C'est que je l'avais promis;
Si j'ai bien parlé des braves,
C'est qu'on me l'avait permis.
J'aurais voté dans un jour
Dix fois contre et dix fois pour.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

J'ai repoussé les enquêtes,
Afin de plaire à la cour;
J'ai, sur toutes les requêtes,
Demandé l'*ordre du jour.*
Au nom du roi, par mes cris,
J'ai rebanni les proscrits [1].

[1] Dans la session de 1818, un grand nombre d'adresses, présentées à la Chambre en faveur du rappel des proscrits, amena une discussion extrêmement vive, que termina l'ordre du jour.

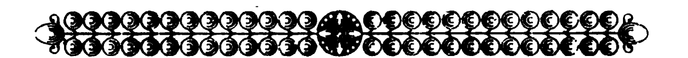
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Des dépenses de police
J'ai prouvé l'utilité;
Et non moins Français qu'un Suisse,
Pour les Suisses j'ai voté.
Gardons bien, et pour raison,
Ces amis de la maison.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Malgré des calculs sinistres,
Vous paîrez, sans y songer,
L'étranger et les ministres,
Les ventrus et l'étranger.
Il faut que, dans nos besoins,
Le peuple dîne un peu moins.

Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés!
Oh! que j'ai fait de bons dînés!

Enfin j'ai fait mes affaires:
Je suis procureur du roi;
J'ai placé deux de mes frères,
Mes trois fils ont de l'emploi.
Pour les autres sessions
J'ai eent invitations.
Quels dînés,
Quels dînés
Les ministres m'ont donnés! } *bis.*
Oh! que j'ai fait de bons dînés!



LA COURONNE.

COUPLETS

CHANTÉS PAR UN ROI DE LA FÈVE.

AIR :

Grace à la fève, je suis roi.
Nous le voulons : versez à boire !
Çà, mes sujets, couronnez-moi !
Et qu'on porte envie à ma gloire ;
A l'espoir du rang le plus beau
Point de cœur qui ne s'abandonne.
Nul n'est content de son chapeau ;
Chacun voudrait une couronne.

Un roi sur son front obscurci
Porte une couronne éclatante.
Le pâtre a sa couronne aussi,

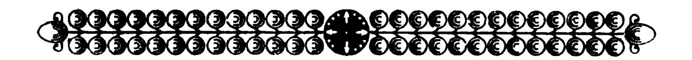
Couronne de fleurs qui me tente.
A l'un le ciel la fait payer;
Mais au berger l'amour la donne:
Le roi l'ôte pour sommeiller,
Colin dort avec sa couronne.

Le Français, poëte et guerrier,
Sert les Muses et la Victoire.
Le front ceint d'un double laurier,
Il triomphe et chante sa gloire.
Quand du rang qu'il doit occuper
Il tombe, trahi par Bellone,
Le sceptre lui peut échapper,
Mais il conserve sa couronne.

Belles, vous portez à quinze ans
La couronne de l'innocence:
Bientôt viennent les courtisans;
Comme les rois on vous encense.
Comme eux de piéges séducteurs
L'artifice vous environne;
Vous n'écoutez que vos flatteurs,

Et vous perdez votre couronne.

Perdre une couronne! A ces mots
Chacun doit penser à la sienne.
Je n'ai point doublé les impôts;
Je n'ai point de noblesse ancienne.
Mon peuple, buvons de concert:
La place me paraît si bonne!
N'allez pas avant le dessert
Me faire abdiquer la couronne.



LES MISSIONNAIRES.

1819.

Air : Le cœur à la danse, etc.

Satan dit un jour à ses pairs :
On en veut à nos hordes ;
C'est en éclairant l'univers
Qu'on éteint les discordes.
Par brevet d'invention
J'ordonne une mission.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu! } *bis.*
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Exploitons, en diables cafards,
Hameau, ville et banlieue.



LES MISSIONNAIRES.

D'Ignace imitons les renards,
Cachons bien notre queue.
Au nom du Père et du Fils,
Gagnons sur les crucifix.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Que de miracles on va voir
Si le ciel ne s'en mêle!
Sur des biens qu'on voudrait ravoir
Faisons tomber la grêle.
Publions que Jésus-Christ
Par la poste nous écrit[1].
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Chassons les autres baladins;

[1] A cette époque, on répandait dans les campagnes une prétendue lettre de Jésus-Christ.

Divisons les familles.
En jetant la pierre aux mondains,
Perdons femmes et filles.
Que tout le sexe enflammé
Nous chante un *Asperges me.*
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Par Ravaillac et Jean Châtel,
Plaçons dans chaque prône,
Non point le trône sur l'autel,
Mais l'autel sur le trône.
Comme aux bons temps féodaux,
Que les rois soient nos bedeaux.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

L'Intolérance, front levé,
Reprendra son allure;

Les protestants n'ont point trouvé
D'onguent pour la brûlure.
Les philosophes aussi
Déja sentent le roussi.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu!
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.

Le diable, après ce mandement,
Vient convertir la France.
Guerre au nouvel enseignement,
Et gloire à l'ignorance!
Le jour fuit, et les cagots
Dansent autour des fagots.
En vendant des prières,
Vite soufflons, soufflons, morbleu! } *bis.*
Éteignons les lumières
Et rallumons le feu.



LE BON MÉNAGE.

Air de la Légère.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Oui, Colin bat sa Colette;
Mais ainsi, tous les lundis,
L'amour, aux cris qu'elle jette,
S'éveille dans leur taudis.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Colin est un gros garçon
Qui chante dès qu'il s'éveille:
Colette, ronde et vermeille,
A la gaîté du pinson.
Chez eux la haine est sans force;
Car tous deux, de leur plein gré,
Pour se passer du divorce,
Se sont passés du curé.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;

Pour l'amour
C'est un beau jour.

Bras dessus et bras dessous,
Chaque soir à la guinguette
S'en vont Colin et Colette
Sabler du vin à six sous.
C'est pour trinquer sous l'ombrage
Où, sans témoin, fut passé
Leur contrat de mariage,
Sur un banc qu'ils ont cassé.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

Parfois pour d'autres attraits
Colin se met en dépense;

Mais Colette a pris l'avance,
Et s'en venge encore après.
On aura fait quelque conte,
Et, de dépit transportés,
Peut-être ils réglent le compte
De leurs infidélités.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.

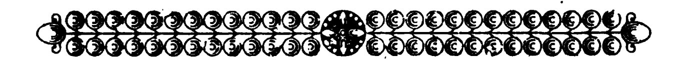
Commissaire du quartier,
Cela point ne vous regarde;
Point n'est besoin de la garde
Qu'appelle en vain le portier.
Déja sans doute on s'embrasse,
Et dans son lit, à loisir,
Demain Colette, un peu lasse,

Ne s'en prendra qu'au plaisir.

Commissaire!
Commissaire!
Colin bat sa ménagère.
Commissaire,
Laissez faire;
Pour l'amour
C'est un beau jour.



LE CHAMP D'ASILE.



LE CHAMP D'ASILE.

Aout 1818.

Air : Romance de Bélisaire (par Garat).

Un chef de bannis courageux,
Implorant un lointain asile,
A des sauvages ombrageux
Disait : « L'Europe nous exile.
« Heureux enfants de ces forêts,
« De nos maux apprenez l'histoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Elle épouvante encor les rois,
« Et nous bannit des humbles chaumes
« D'où, sortis pour venger nos droits,
« Nous avons dompté vingt royaumes.

« Nous courions conquérir la Paix
« Qui fuyait devant la Victoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Dans l'Inde, Albion a tremblé
« Quand de nos soldats intrépides
« Les chants d'alégresse ont troublé
« Les vieux échos des Pyramides.
« Les siècles pour tant de hauts faits
« N'auront point assez de mémoire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire.

« Un homme enfin sort de nos rangs ;
« Il dit : « Je suis le dieu du monde. »
« L'on voit soudain les rois errants
« Conjurer sa foudre qui gronde.
« De loin saluant son palais,
« A ce dieu seul ils semblaient croire.
« Sauvages ! nous sommes Français ;

« Prenez pitié de notre gloire.

« Mais il tombe ; et nous, vieux soldats,
« Qui suivions un compagnon d'armes,
« Nous voguons jusqu'en vos climats,
« Pleurant la patrie et ses charmes.
« Qu'elle se relève à jamais
« Du grand naufrage de la Loire !
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Il se tait. Un sauvage alors
Répond : « Dieu calme les orages.
« Guerriers ! partagez nos trésors,
« Ces champs, ces fleuves, ces ombrages.
« Gravons sur l'arbre de la Paix
« Ces mots d'un fils de la Victoire :
« Sauvages ! nous sommes Français ;
« Prenez pitié de notre gloire. »

Le Champ d'Asile est consacré ;

Élevez-vous, cité nouvelle !
Soyez-nous un port assuré
Contre la Fortune infidèle.
Peut-être aussi des plus hauts faits
Nos fils vous racontant l'histoire,
Vous diront : Nous sommes Français ;
Prenez pitié de notre gloire.



LA MORT DE CHARLEMAGNE.

Air : Le bruit des roulettes gâte tout.

Dans le vieux Roman de la Rose
J'ai vu que le fils de Pépin,
Redoutant son apothéose,
Disait à l'évêque Turpin :
« Prélat, sois bon à quelque chose ;
« L'âge m'accable, guéris-moi. »
« Oui, lui dit Turpin, et vive le roi ! » (*bis.*)

« Turpin, sais-tu qu'on me répète
« Ce mot-là depuis bien long-temps ? »
Turpin répond : « J'ai la recette
« D'un cœur de vierge de vingt ans.
« Fleur de vingt ans, vertu parfaite,
« Vous rajeunira, sur ma foi.

« Sauvons la patrie, et vive le roi! » (*bis.*)

Vite un décret de Charlemagne
Met un haut prix à ce trésor :
On cherche à Rome, en Allemagne ;
Même en France on le cherche encor.
Les curés cherchaient en campagne,
Disant : « Ce prince plein de foi
« Doublera la dîme, et vive le roi! » (*bis.*)

Turpin d'abord trouve lui-même
Cœur de vingt ans non profané ;
Mais un bon moine de Télème
Le croque à l'instant sous son né.
Quoi! sans respect du diadème!
« Oui, dit le moine; c'est ma loi.
« L'église avant tout, et vive le roi! » (*bis.*)

Un juge, espérant la simarre,
Loin de Paris cherche si bien,
Qu'il découvre aussi l'oiseau rare

Qu'attendait le roi très chrétien.
Un seigneur dit: « Je m'en empare;
« Le droit de jambage est à moi.
« Tout pour la noblesse, et vive le roi! » (*bis.*)

« Je serai duc! » s'écrie un page,
Dénichant enfin à son tour
Fille de vingt ans neuve et sage,
Que soudain il mène à la cour.
On illumine à son passage;
Et le peuple, qui sait pourquoi,
Chante un *Te Deum*, et vive le roi! » (*bis.*)

Mais, en voyant le doux remède,
Le roi dit: « C'est l'esprit malin.
« Fi donc! cette vierge est trop laide;
« Mieux vaut mourir comme un vilain. »
Or, il meurt; son fils lui succède,
Et Turpin répète au convoi:
« Vite, qu'on l'enterre, et vive le roi! » (*bis.*)



LE VENTRU
AUX ÉLECTIONS DE 1819.

AIR : Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.

Autour du pot c'est trop tourner, } *bis.*
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner. }

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,
Fait de bons dîners l'an passé.
On met la table au ministère ;
Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Préfets, que tout nous réussisse,
Et du moins vous conserverez,
Si l'on vous traduit en justice,
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Maires, soignez bien mes affaires :
Vous courez aussi des dangers.
Si les villes nommaient leurs maires,
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Dévots, j'ai la foi la plus forte ;
A Dieu je dis chaque matin :
Faites qu'à cent écus l'on porte
La patente d'ignorantin.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;
Faisons la paix, preux chevaliers :

N'oubliez pas que je suis homme
A manger à deux râteliers.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Libéraux, dans vos doléances,
Pourquoi donc vous en prendre à moi,
Quand le creuset des ordonnances
Peut faire évaporer la loi ?

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

Les emplois étant ma ressource,
Aux impôts dois-je m'opposer ?
Par honneur je remplis la bourse
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner.

On craindrait l'équité farouche
D'un tas d'orateurs éclatants;
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,
Les ministres seront contents.

Autour du pot c'est trop tourner,
Messieurs! l'on m'attend pour dîner. } *bis.*



LA NATURE.

AIR : Ah ! que de chagrins dans la vie !

Combien la nature est féconde
En plaisirs ainsi qu'en douleurs !
De noirs fléaux couvrent le monde
De débris, de sang et de pleurs. (*bis.*)
Mais à ses pieds la beauté nous attire ;
Mais des raisins le nectar est foulé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ; } *bis.*
Et l'univers est consolé. }

Chaque pays eut son déluge ;
Hélas ! peut-être jour et nuit
Une arche est encor le refuge
De mortels que l'onde poursuit.
Sitôt qu'Iris brille sur leur navire,

Et que vers eux la colombe a volé,
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Quel autre champ de funérailles!
L'Etna s'agite, et, furieux,
Semble, du fond de ses entrailles,
Vomir l'enfer contre les cieux.
Mais pour renaître enfin sa rage expire:
Il se rasseoit sur le monde ébranlé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Dieu! que de souffrances nouvelles!
L'affreux vautour de l'Orient,
La peste a déployé ses ailes
Sur l'homme, qui tombe en fuyant.
Le ciel s'apaise, et la pitié respire;
On tend la main au malade exilé.
Coulez, bons vins; femmes, daignez sourire;
Et l'univers est consolé.

Mars enfin comble nos misères :
Des rois nous payons les défis.
Humide encor du sang des pères,
La terre boit le sang des fils.
Mais l'homme aussi se lasse de détruire,
Et la nature à son cœur a parlé.
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ;
Et l'univers est consolé.

Ah ! loin d'accuser la nature,
Du printemps chantons le retour ;
Des roses de sa chevelure
Parfumons la joie et l'amour. (*bis.*)
Malgré l'horreur que l'esclavage inspire,
Sur les débris d'un empire écroulé,
Coulez, bons vins ; femmes, daignez sourire ; } *bis.*
Et l'univers est consolé. }



LES CARTES.



LES CARTES, OU L'HOROSCOPE.

AIR de la petite Gouvernante.

Tandis qu'en faisant sa prière,
Au coin du feu maman s'endort,
Peu faite pour être ouvrière,
Dans les cartes cherchons mon sort.
Maman dirait : Craignez les bagatelles !
Le diable est fin ; tremblez, Suzon !
Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles.
Les cartes ont toujours raison, } *bis.*
Toujours raison, toujours raison.

Amour, enfant ou mariage,
Sachons ce qui m'attend ici.
J'ai certain amant qui voyage :
Valet de cœur ? Bon ! le voici.

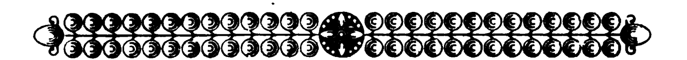
Pour une veuve, aux pleurs il me condamne.
L'ingrat l'épouse, ô trahison!
J'entre au couvent; mon confesseur se damne.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Au parloir, témoin de mes larmes,
Le roi de carreau vient souvent.
C'est un prince épris de mes charmes;
Il m'enlève de mon couvent.
Par des cadeaux son altesse m'entraîne
Jusqu'à sa petite maison.
La nuit survient, et je suis presque reine.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

Je suis le prince à la campagne;
On vient lui parler contre moi.
En secret un brun m'accompagne;
Tout se découvre: adieu mon roi!
Un de perdu, j'en vois arriver douze;

J'enflamme un campagnard grison :
Je suis cruelle, et celui-là m'épouse.
Les cartes ont toujours raison,
Toujours raison, toujours raison.

En ménage d'une semaine,
Dans un char je brille à Paris.
C'est le roi de trèfle qui mène,
Mon mari gronde, et je m'en ris.
Dieu! l'amour fuit à l'aspect d'une vieille!
En ai-je passé la saison?
Eh! non vraiment, c'est maman qui s'éveille.
Les cartes ont toujours raison, } *bis.*
Toujours raison, toujours raison.



LA SAINTE ALLIANCE

DES PEUPLES.

CHANSON

CHANTÉE A LIANCOURT POUR LA FÊTE DONNÉE PAR M. LE DUC
DE LA ROCHEFOUCAULD,
EN RÉJOUISSANCE DE L'ÉVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS,
AU MOIS D'OCTOBRE 1818.

AIR : Du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace;
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.
« Près de la borne où chaque état commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent du bout de leur sceptre insolent
« Marquer, compter et recompter les ames

« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

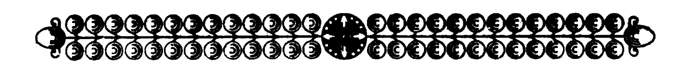
« Que Mars en vain n'arrête point sa course;
« Fondez les lois dans vos pays souffrants;
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.
« Des astres faux conjurez l'influence;
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire;
« Sur le passé jetez un voile épais.
« Semez vos champs aux accords de la lyre;
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.

« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée;
L'automne en fleurs rappelait les amours[1].
Pour l'étranger coulez, bons vins de France:
De sa frontière il reprend le chemin.
Peuples, formons une sainte alliance;
Et donnons-nous la main.

[1] L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable : beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France.



ROSETTE.

AIR nouveau de M. de BEAUPLAN.

Sans respect pour votre printemps,
Quoi! vous me parlez de tendresse,
Quand sous le poids de quarante ans
Je vois succomber ma jeunesse!
Je n'eus besoin pour m'enflammer
Jadis que d'une humble grisette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre équipage, tous les jours,
Vous montre en parure brillante.
Rosette, sous de frais atours,
Courait à pied, leste et riante.
Par-tout ses yeux, pour m'alarmer,

Provoquaient l'œillade indiscrète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Dans le satin de ce boudoir,
Vous souriez à mille glaces.
Rosette n'avait qu'un miroir;
Je le croyais celui des Graces.
Point de rideaux pour s'enfermer;
L'aurore égayait sa couchette.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Votre esprit, qui brille éclairé,
Inspirerait plus d'une lyre.
Sans honte je vous l'avoûrai:
Rosette à peine savait lire.
Ne pouvait-elle s'exprimer,
L'amour lui servait d'interprète.
Ah! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette!

Elle avait moins d'attraits que vous ;
Même elle avait un cœur moins tendre :
Oui, ses yeux se tournaient moins doux
Vers l'amant, heureux de l'entendre.
Mais elle avait, pour me charmer,
Ma jeunesse que je regrette.
Ah ! que ne puis-je vous aimer
Comme autrefois j'aimais Rosette !



LES RÉVÉRENDS PÈRES.



LES RÉVÉRENDS PÈRES.

DÉCEMBRE 1819[1].

AIR : Bonjour, mon ami Vincent.

Hommes noirs, d'où sortez-vous?
Nous sortons de dessous terre.
Moitié renards, moitié loups,
Notre régle est un mystère.
Nous sommes fils de Loyola;
Vous savez pourquoi l'on nous exila.
Nous rentrons; songez à vous taire!
Et que vos enfants suivent nos leçons.
C'est nous qui fessons,

[1] A cette époque, les jésuites avaient déja fait irruption par-tout et voulaient s'emparer de l'instruction publique.

Et qui refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Un pape nous abolit[1];
Il mourut dans les coliques.
Un pape nous rétablit[2];
Nous en ferons des reliques.
Confessons, pour être absolus :
Henri Quatre est mort, qu'on n'en parle plus.
Vivent les rois bons catholiques!
Pour Ferdinand Sept nous nous prononçons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Par le grand homme du jour
Nos maisons sont protégées.
Oui, d'un baptême de cour

[1] Clément XIV, qui mourut un an après le renversement des jésuites, non sans de violentes présomptions d'empoisonnement.

[2] Pie VII.

Voyez en nous les dragées [1].
Le favori, par tant d'égards,
Espère acquérir de pieux mouchards.
Encor quelques lois de changées,
Et, pour le sauver, nous le renversons.
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Si tout ne changeait dans peu,
Si l'on croyait la canaille,
La Charte serait de feu,
Et le monarque de paille.
Nous avons le secret d'en haut :
La Charte de paille est ce qu'il nous faut.
C'est litière pour la prêtraille ;
Elle aura la dîme, et nous les moissons.
Et puis nous fessons,

[1] M. le duc D...... venait d'obtenir l'honneur d'avoir la duchesse d'Angoulême pour marraine de son fils.

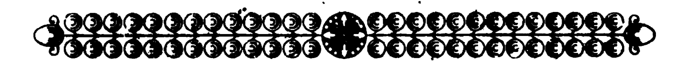
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Du fond d'un certain palais
Nous dirigeons nos attaques.
Les moines sont nos valets:
On a refait leurs casaques.
Les missionnaires sont tous
Commis voyageurs trafiquant pour nous.
Les capucins sont nos cosaques:
A prendre Paris nous les exerçons [1].
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.

Enfin reconnaissez-nous
Aux ames déja séduites.
Escobar va sous nos coups

[1] On voyait surgir des capucins dans plusieurs départements, et quelques uns tentèrent de se montrer à Paris.

Voir vos écoles détruites.
Au pape rendez tous ses droits;
Léguez-nous vos biens, et portez nos croix.
Nous sommes, nous sommes jésuites;
Français, tremblez tous: nous vous bénissons!
Et puis nous fessons,
Et nous refessons
Les jolis petits, les jolis garçons.



LES ENFANTS DE LA FRANCE.

1819.

AIR : Vaudeville de Turenne.

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !
Soulève enfin ton front cicatrisé.
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (*bis.*)
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,
Tes ennemis disaient encor :
Honneur aux enfants de la France ! (*bis.*)

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,
France, et ton nom triomphe des revers.
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre



LES ENFANTS DE LA FRANCE.

Qui se relève et gronde au haut des airs.
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux;
  Il crie au fond de ses roseaux:
  Honneur aux enfants de la France!

Pour effacer des coursiers du Barbare
Les pas empreints dans tes champs profanés,
Jamais le ciel te fut-il moins avare?
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.
D'un vol fameux prompts à venger l'offense [1],
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,
  Y graver en traits immortels
  Honneur aux enfants de la France!

Prête l'oreille aux accents de l'histoire:
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé?
Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,
Ne fut cent fois de ta gloire accablé?

[1] La spoliation du Musée.

En vain l'Anglais a mis dans la balance
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,
Des siécles entends-tu la voix?
Honneur aux enfants de la France!

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,
Veut te voir libre, et libre pour toujours.
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave:
La Liberté doit sourire aux amours.
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance;
Instruis le monde, et cent peuples divers
Chanteront en brisant leurs fers:
Honneur aux enfants de la France!

Relève-toi, France, reine du monde!
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.
Oui, d'âge en âge une palme féconde
Doit de tes fils protéger les tombeaux. (*bis.*)
Que près du mien, telle est mon espérance,

Pour la patrie, admirant mon amour,
Le voyageur répète un jour :
Honneur aux enfants de la France ! (*bis.*)

LES MIRMIDONS,

OU

LES FUNÉRAILLES D'ACHILLE.

DÉCEMBRE 1819.

AIR du vaudeville de la Garde nationale.

CHOEUR.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)

Voyant qu'Achille succombe,

Ses mirmidons, hors des rangs,
Disent : Dansons sur sa tombe ;
Les petits vont être grands.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

D'Achille tournant les broches,
Pour engraisser nous rampions :
Il tombe, sonnons les cloches ;
Allumons tous nos lampions.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

De l'armée et de la flotte
Les gens seront malmenés.
Rendons-leur les coups de botte
Qu'Achille nous a donnés.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Toi, *Mironton, mirontaine*,
Prends l'arme de ce héros ;
Puis, en vrai Croquemitaine,
Tu feras peur aux marmots.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde

Aux mirmidons, aux mirmidons.

De son habit de bataille,
Qu'ont respecté les boulets,
A dix rois de notre taille
Faisons dix habits complets.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Son sceptre, qu'on nous défère,
Est trop pesant et trop long ;
Son fouet fait mieux notre affaire.
Trottez, peuples, trottez donc !

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :

Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Qu'un Nestor en vain nous crie :
L'ennemi fait des progrès !
Ne parlons plus de patrie ;
L'on nous écoute au congrès.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Forçant les lois à se taire,
Gouvernons sans embarras,
Nous qui mesurons la terre
A la longueur de nos bras.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,

Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Achille était poétique ;
Mais, morbleu ! nous l'effaçons.
S'il inspire une œuvre épique,
Nous inspirons des chansons.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons.

Pourtant d'une peur servile
Parfois rien ne nous défend.
Grands dieux ! c'est l'ombre d'Achille !
Eh ! non ; ce n'est qu'un enfant[1].

[1] Allusion au fils de l'empereur Napoléon.

Mirmidons, race féconde,
Mirmidons,
Enfin nous commandons :
Jupiter livre le monde
Aux mirmidons, aux mirmidons. (*bis.*)



LES ROSSIGNOLS.

AIR : C'est à mon maître en l'art de plaire.

La nuit a ralenti les heures ;
Le sommeil s'étend sur Paris.
Charmez l'écho de nos demeures ;
Éveillez-vous, oiseaux chéris.
Dans ces instants où le cœur pense,
Heureux qui peut rentrer en soi !
De la nuit j'aime le silence :
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

Doux chantres de l'amour fidèle,
De Phryné fuyez le séjour :
Phryné rend chaque nuit nouvelle
Complice d'un nouvel amour.
En vain des baisers sans ivresse

Ont scellé des serments sans foi;
Je crois encore à la tendresse :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle;
Mais croyez-vous, par vos accords,
Toucher l'avare au cœur stérile,
Qui compte à présent ses trésors?
Quand la nuit, favorable aux ruses,
Pour son or le remplit d'effroi,
Ma pauvreté sourit aux Muses :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Vous qui redoutez l'esclavage,
Ah! refusez vos tendres airs
A ces nobles qui, d'âge en âge,
Pour en donner portent des fers.
Tandis qu'ils veillent en silence,
Debout, auprès du lit d'un roi,
C'est la liberté que j'encense :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive :
Non, vous n'aimez pas les méchants.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants.
La nature, plus belle encore,
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi. (*bis.*)

HALTE-LA!

OU

LE SYSTÈME DES INTERPRÉTATIONS.

CHANSON DE FÊTE POUR MARIE ***.

1820.

AIR : Halte-là! la Garde royale est là.

Comment, sans vous compromettre,
Vous tourner un compliment?
De ne rien prendre à la lettre
Nos juges ont fait serment.
Puis-je parler de Marie?
V......... dira : « Non.
« C'est la mère d'un Messie,
« Le deuxième de son nom.
« Halte-là! (*bis*.)
« Vite en prison pour cela. »

Dirai-je que la nature
Vous combla d'heureux talents;
Que les dieux de la peinture
Sont touchés de votre encens;
Que votre ame encor brisée
Pleure un vol fait par des rois?
« Ah! vous pleurez le Musée,
« Dit Marchangy *le Gaulois.*
« Halte-là!
« Vite en prison pour cela. »

Si je dis que la musique
Vous offre aussi des succès;
Qu'à plus d'un chant héroïque
S'émeut votre cœur français;
« On ne m'en fait point accroire,
« S'écrie H.. radieux;
« Chanter la France et la gloire,
« C'est par trop séditieux.
« Halte-là!
« Vite en prison pour cela. »

Si je peins la bienfaisance
Et les pleurs qu'elle tarit ;
Si je chante l'opulence
A qui le pauvre sourit,
J........ d. P........
Dit : « La bonté rend suspect ;
« Et soulager l'infortune,
« C'est nous manquer de respect.
« Halte-là !
« Vite en prison pour cela. »

En vain l'amitié m'inspire :
Je suis effrayé de tout.
A peine j'ose vous dire
Que c'est le quinze d'août.
« Le quinze d'août ! s'écrie
« Bellart toujours en fureur :
« Vous ne fêtez pas Marie,
« Mais vous fêtez l'Empereur !
« Halte-là !
« Vite en prison pour cela. »

Je me tais donc par prudence,
Et n'offre que quelques fleurs.
Grand Dieu ! quelle inconséquence !
Mon bouquet a trois couleurs.
Si cette erreur fait scandale,
Je puis me perdre avec vous.
Mais la clémence royale
Est là pour nous sauver tous...
Halte-là ! (*bis.*)
Vite en prison pour cela.



L'ENFANT DE BONNE MAISON,

OU

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ A MESSIEURS DE L'ÉCOLE DES CHARTRES, CRÉÉE PAR UNE NOUVELLE ORDONNANCE.

Air de la Treille de sincérité.

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)

De votre savoir qui prospère,
J'attends parchemins et blason :
Un bâtard est fils de son père ;
Je veux restaurer ma maison. (*bis.*)
Oui, plus noble que certains êtres,

Des priviléges fiers suppôts,
Moi je descends de mes ancêtres;
Que leur ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Ma mère, en illustre personne,
Dédaigna robins et traitants;
De l'Opéra sortit baronne,
Et se fit comtesse à trente ans.
Marquise enfin des plus sévères,
Elle nargua les sots propos.
Auprès de mes chastes grand'mères
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon père, que sans flatterie
Je cite avant tous ses aïeux,
Était chevalier d'industrie,
Sans en être moins glorieux.
Comme il avait pour plaire aux dames
De vieux cordons et l'air dispos,
Il vécut aux dépens des femmes :
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Endetté de plus d'une somme,
Et dans un donjon retiré,
Mon aïeul, en bon gentilhomme,
S'enivrait avec son curé.
Sur le dos des gens du village,

Après boire, il cassait les pots.
Il but ainsi son héritage :
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon bisaïeul, chassant de race,
Fut un comte fort courageux,
Qui, laissant rouiller sa cuirasse,
Joua noblement tous les jeux.
Après une suite traîtresse
De pics, de repics, de capots,
Un as dépouilla son altesse :
Que son ame soit en repos !

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur

Je suis bâtard d'un grand seigneur.

Mon trisaïeul, roi légitime
D'un pays fort mal gouverné,
Tranchait parfois du magnanime,
Sur-tout quand il avait dîné.
Mais les plaisirs de ce grand prince
Ayant absorbé les impôts,
Il mangea province à province:
Que son ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur:
Je suis bâtard d'un grand seigneur.

De ces faits dressez un sommaire,
Messieurs, et prouvez qu'à moi seul
Je vaux autant que père et mère,
Aïeul, bisaïeul, trisaïeul. (*bis.*)
Grace à votre art que j'utilise,

Qu'on me tire enfin des tripots;
Qu'on m'enterre au chœur d'une église;
Que mon ame soit en repos!

Seuls arbitres
Du sceau des titres,
Chartriers, rendez-moi l'honneur :
Je suis bâtard d'un grand seigneur. (*bis.*)



LES ÉTOILES QUI FILENT.

JANVIER 1820.

AIR du ballet des Pierrots.

Berger, tu dis que notre étoile
Régle nos jours et brille aux cieux.
— Oui, mon enfant; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille
De lire on te croit le secret:
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît?

— Mon enfant, un mortel expire;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.



LES ÉTOILES QUI FILENT.

Perrotin, Éditeur.

Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon enfant, qu'elle est pure et belle!
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.
Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très grand seigneur nouveau-né.
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille,
C'était à qui le nourrirait...
—Encore une étoile qui file,

Qui file, file, et disparaît.

—Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déja caché son portrait...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui.
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
—Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

—C'est celle d'un puissant monarque!...

Va, mon fils, garde ta candeur;
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait :
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

L'ENRHUMÉ.

VAUDEVILLE

SUR LES NOUVELLES LOIS D'EXCEPTION.

MARS 1820.

AIR : Du petit mot pour rire.

Quoi ! pas un seul petit couplet !
Chansonnier, dis-nous donc quel est
Le mal qui te consume ?
—Amis, il pleut, il pleut des lois ;
L'air est malsain, j'en perds la voix.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Chansonnier, quand vient le printemps,

Les oiseaux, plus gais, plus contents,
De chanter ont coutume.
—Oui, mais j'aperçois des réseaux :
En cage on mettra les oiseaux.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

La Chambre regorge d'intrus ;
Peins-nous l'un de ces bas ventrus
Aux dîners qu'il écume.
—Non ; car ces gens, si gras du bec,
Votent l'eau claire et le pain sec [1].
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Pour nos pairs fais des vers flatteurs ;
Des Français ce sont les tuteurs :

[1] Messieurs du centre voulurent qu'on laissât aux ministres le droit de régler la nourriture des personnes arrêtées comme suspectes.

Qu'à leur nez l'encens fume.
—Non, car ils ont mis de moitié
Leurs pupilles à la Pitié.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Peins donc S..... l'anodin:
Peins-nous sur-tout P.......-Dandin,
Si fort quand il résume.
—Non: Cicéron m'a convaincu.
P....... dirait: *Il a vécu* [1].
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Mais la Charte encor nous défend;
Du roi c'est l'immortel enfant:
Il l'aime, on le présume.

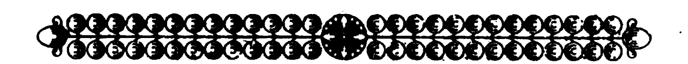
[1] Allusion à une citation, sans doute fort heureuse, mais peu rassurante, que s'est permise un ministre.

. . . .
. . . .[1]

Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

Qu'ai-je dit? et que de dangers!
Le ministre des étrangers,
Dandin, taille sa plume.
On va m'arrêter sans procès:
Le vaudeville est né français.
Amis, c'est là,
Oui, c'est cela,
C'est cela qui m'enrhume.

[1] On ne croit pas devoir rétablir ici les deux vers dont l'imprimeur exigea la suppression en 1821. L'auteur ne consentit à cette suppression que parce-qu'il pressentit les interprétations malignes auxquelles elle donnerait lieu. Aussi Marchangy tonna-t-il contre ces deux lignes de points. Des points poursuivis en justice! Il faut les conserver d'autant plus, que les deux vers supprimés ne seraient auprès qu'une bien froide épigramme.



LE TEMPS.

Air : Ce magistrat irréprochable.

Près de la beauté que j'adore
Je me croyais égal aux dieux,
Lorsqu'au bruit de l'airain sonore
Le Temps apparut à nos yeux. (*bis.*)
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés ;
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siécles passés.
A l'aspect d'une fleur nouvelle



LE TEMPS.

Qu'il vient de flétrir pour toujours,
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Je n'épargne rien sur la terre,
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère :
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Sur cent premiers peuples célèbres,
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abyme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Mais, malgré moi, de votre monde
La volupté charme les maux ;
Et de la nature féconde
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah ! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours !

Il nous fuit ; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas ! peu constants,
Nous voyant plus pressés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du Temps. (*bis.*)
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts ;
Et je m'écrie avec ma belle :
Vieillard, épargnez nos amours !

LA FARIDONDAINE,

OU

LA CONSPIRATION DES CHANSONS.

INSTRUCTION

AJOUTÉE A LA CIRCULAIRE DE M. LE PRÉFET DE POLICE

CONCERNANT

LES RÉUNIONS CHANTANTES APPELÉES GOGUETTES.

AVRIL 1820.

AIR : A la façon de Barbari.

Écoute, mouchard, mon ami,
Je suis ton capitaine :
Sois gai pour tromper l'ennemi,
Et chante à perdre haleine:
Tu sais que monseigneur Anglès [1],
La faridondaine,
A peur des couplets :
Apprends qu'on en fait contre lui,

[1] Alors préfet de police, auteur de l'ordonnance contre les sociétés chantantes dites *Goguettes*.

Biribi,
Sur la façon de barbari,
Mon ami.

Des goguettes, à peu de frais,
On échauffe la veine;
Aux Apollons des cabarets
Paie un broc de Surène.
Un aveugle y chante en faussant
La faridondaine,
D'un ton menaçant.
On néglige l'air de Henri,
Biribi,
Pour la façon de barbari,
Mon ami.

Sur *Mirliton* fais un rapport:
La cour le trouve obscène.
Dénonce aussi *Malbrouck est mort:*
A sa Grace[1] il fait peine.

[1] *Sa Grace*, lord Wellington.

Sur-tout transforme avec éclat
La faridondaine
En crime d'état.
Donnons des juges sans juri,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

Biribi veut dire en latin
L'homme de Sainte-Hélène.
Barbari, c'est, j'en suis certain,
Un peuple qu'on enchaîne.
Mon ami, ce n'est pas le roi;
Et *faridondaine*
Attaque la foi.
Que dirait de mieux Marchangy,
Biribi,
Sur la façon de barbari,
Mon ami?

Du préfet ce sont les leçons:

Tu les suivras sans peine.
Si l'on ne prend garde aux chansons,
L'anarchie est certaine.
Que le trône soit préservé
De faridondaine
Par le *God save*.
Substituons l'*O filii*,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.



MA LAMPE.

CHANSON

ADRESSÉE A MADAME DUFRESNOY.

Air :

Veille encore, ô lampe fidèle
Que trop peu d'huile vient nourrir !
Sur les accents d'une immortelle
Laisse mes regards s'attendrir.
De l'amour que sa lyre implore,
Tu le sais, j'ai subi la loi.
Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Son livre est plein d'un doux mystère,
Plein d'un bonheur de peu d'instants ;
Il rend à mon lit solitaire

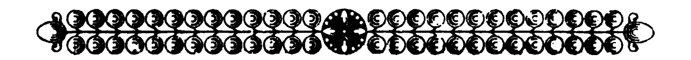
Tous les songes de mon printemps.
Les dieux qu'au bel âge on adore
Voudraient-ils revoler vers moi?
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufresnoy.

Si, comme Sapho qu'elle égale,
Elle eût, en proie à deux penchants,
Des Amours ardente rivale,
Aux Graces consacré ses chants,
Parny, près d'une Éléonore,
Ne l'aurait pu voir sans effroi.
Veille, ma lampe, veille encore:
Je lis les vers de Dufresnoy.

Combien a pleuré sur nos armes
Son noble cœur de gloire épris!
De n'être pour rien dans ses larmes
L'Amour alors parut surpris.
Jamais au pays qu'elle honore
Sa lyre n'a manqué de foi.

Veille, ma lampe, veille encore :
Je lis les vers de Dufresnoy.

Aux chants du Nord on fait hommage
Des lauriers du Pinde avilis ;
Mais de leur gloire sois l'image,
Toi, ma lampe, toi qui pâlis.
A ton déclin je vois l'aurore
Triompher de l'ombre et de toi ;
Tu meurs, et je relis encore
Les vers charmants de Dufresnoy.



LE BON DIEU.

AIR : Tout le long de la rivière.

Un jour, le bon Dieu s'éveillant
Fut pour nous assez bienveillant ;
Il met le nez à la fenêtre :
« Leur planète a péri peut-être. »
Dieu dit, et l'aperçoit bien loin
Qui tourne dans un petit coin.
Si je conçois comment on s'y comporte,
Je veux bien, dit-il, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Blancs ou noirs, gelés ou rôtis,
Mortels, que j'ai faits si petits,
Dit le bon Dieu d'un air paterne ;
On prétend que je vous gouverne,



LE BON DIEU.

Mais vous devez voir, Dieu merci,
Que j'ai des ministres aussi.
Si je n'en mets deux ou trois à la porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Pour vivre en paix, vous ai-je en vain
Donné des filles et du vin?
A ma barbe, quoi! des pygmées
M'appelant le Dieu des armées,
Osent, en invoquant mon nom,
Vous tirer des coups de canon!
Si j'ai jamais conduit une cohorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Que font ces nains si bien parés
Sur des trônes à clous dorés?
Le front huilé, l'humeur altière,
Ces chefs de votre fourmilière
Disent que j'ai béni leurs droits,

Et que par ma grace ils sont rois.
Si c'est par moi qu'ils régnent de la sorte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte.
Je veux bien que le diable m'emporte.

Je nourris d'autres nains tout noirs
Dont mon nez craint les encensoirs.
Ils font de la vie un carême,
En mon nom lancent l'anathème,
Dans des sermons fort beaux, ma foi,
Mais qui sont de l'hébreu pour moi.
Si je crois rien de ce qu'on y rapporte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.

Enfants, ne m'en veuillez donc plus:
Les bons cœurs seront mes élus.
Sans que pour cela je vous noie,
Faites l'amour, vivez en joie;
Narguez vos grands et vos cafards.
Adieu, car je crains les mouchards.

A ces gens-là si j'ouvre un jour ma porte,
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte,
Je veux bien que le diable m'emporte.



LE VIEUX DRAPEAU.

1820.

AIR : Elle aime à rire, elle aime à boire.

De mes vieux compagnons de gloire
Je viens de me voir entouré;
Nos souvenirs m'ont enivré,
Le vin m'a rendu la mémoire.
Fier de mes exploits et des leurs,
J'ai mon drapeau dans ma chaumière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Il est caché sous l'humble paille



LE VIEUX DRAPEAU.

Où je dors pauvre et mutilé,
Lui qui, sûr de vaincre, a volé
Vingt ans de bataille en bataille!
Chargé de lauriers et de fleurs,
Il brilla sur l'Europe entière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Ce drapeau payait à la France
Tout le sang qu'il nous a coûté.
Sur le sein de la Liberté
Nos fils jouaient avec sa lance.
Qu'il prouve encore aux oppresseurs
Combien la gloire est roturière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs?

Son aigle est resté dans la poudre,
Fatigué de lointains exploits.
Rendons-lui le coq des Gaulois;

Il sut aussi lancer la foudre.
La France, oubliant ses douleurs,
Le rebénira, libre et fière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Las d'errer avec la Victoire,
Des lois il deviendra l'appui.
Chaque soldat fut, grace à lui,
Citoyen aux bords de la Loire.
Seul il peut voiler nos malheurs ;
Déployons-le sur la frontière.
Quand secoûrai-je la poussière
Qui ternit ses nobles couleurs ?

Mais il est là près de mes armes ;
Un instant osons l'entrevoir.
Viens, mon drapeau ! viens, mon espoir !
C'est à toi d'essuyer mes larmes.
D'un guerrier qui verse des pleurs

Le ciel entendra la prière :
Oui, je secoûrai la poussière
Qui ternit tes nobles couleurs.



LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.

Air : J' veux être un chien, etc.

Marquise à trente quartiers pleins,
J'ai pris mes droits sur les vilains :
En amour j'aime la canaille.
D'un ton fier je leur dis : Venez.
Mais sous mes rideaux blasonnés,
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Sacrifirais-je à mes attraits
Des gentilshommes damerets
Qui n'ont ni carrure ni taille ?
Non, mais j'accable cent gredins



LA MARQUISE DE PRETINTAILLE.

De mes feux et de mes dédains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux citer les plus marquants,
Bien qu'après coup tous ces croquants
Osent me traiter d'antiquaille :
Je ne suis aux yeux des malins
Qu'une savonnette à vilains.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon laquais était tout porté :
Mais il parle d'égalité ;
De mes parchemins il se raille.
Paix ! lui dis-je, et traite un peu mieux
Ce que je tiens de mes aïeux.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers

De la marquise de Pretintaille.

Arrive, après, mon confesseur :
Du parti sacré défenseur,
Il serre de près son ouaille.
Avec moi son front virginal
Vise au chapeau de cardinal.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Je veux corrompre un député :
Pour l'amour et la liberté
Il était plus chaud qu'une caille.
L'aveu que ma bouche octroya
Mit les droits de l'homme à quia.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mon fermier, butor bien nerveux,

Dont la Charte a comblé les vœux,
Dénigrait la glèbe et la taille;
Mais je lui fis voir à loisir
Tout ce qu'on gagne au *bon plaisir*.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

J'oubliais certain grand coquin,
Pauvre officier républicain,
Brave au lit comme à la mitraille:
J'ai vengé sur ce possédé
Charette, Cobourg et Condé.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

Mes priviléges s'éteindraient
Si nos étrangers ne rentraient;
A ma note aussi je travaille [1].

[1] Allusion à la fameuse *note secrète*, ouvrage d'un comité ultra-congréga-

En attendant forçons le roi
De solder les Suisses pour moi.
Vils roturiers,
Respectez les quartiers
De la marquise de Pretintaille.

niste, qui sollicitait auprès des cours étrangères la rentrée en France des soldats de la Sainte-Alliance.



LE TREMBLEUR,

OU

MES ADIEUX A M. DUPONT (DE L'EURE),

EX-PRÉSIDENT A LA COUR ROYALE DE ROUEN.

CHANSON

FAITE ET CHANTÉE A ROUEN QUELQUES JOURS AVANT LES ÉLECTIONS DE 1820.

Air : Je vais bientôt quitter l'empire.

Dupont, que vient-on de m'apprendre?
Quoi! l'on tourmente vos amis!
J'ai des précautions à prendre;
Vous le savez, je suis commis.[1] (*bis.*)
Dès qu'une amitié m'embarrasse,
Soudain les nœuds en sont rompus. (*bis.*)

[1] A cette époque, l'auteur avait encore l'emploi d'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université.

Bien mieux que vous je sais garder ma place [1].
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Du peuple obtenez le suffrage;
Moi, du pouvoir je crains les coups.
En vain la France rend hommage
A la vertu qui brille en vous;
A peine j'ose vous promettre
De vous rendre encor vos saluts:
Votre vertu pourrait me compromettre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Chez nous le courage importune,
Et votre sage et noble voix
A fait trembler à la tribune
Ceux qui méconnaissent nos droits.
De vos discours on tient registre;

[1] M. Pasquier, garde-des-sceaux, avait destitué M. Dupont de la présidence de la cour de Rouen.

Peut-être aussi les ai-je lus.
Mais les talents ne font pas un ministre.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Héritier de la gloire antique,
Admiré de tous les Français,
Le front ceint du rameau civique,
Sous le chaume vivez en paix.
A votre renom j'ai beau croire,
Je pense comme nos ventrus :
On ne vit pas de pain sec et de gloire.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

Oui, je vous fuis sans autre forme,
Vous que long-temps mon cœur aima.
Je ne veux pas qu'on me réforme
Comme Pasquier vous réforma. (*bis.*)
Adieu donc, honneur de la France!
Du préfet je crains les argus. (*bis.*)

Avec Lisot [1] je ferai connaissance.
Mon cher Dupont, je ne vous connais plus.
Dupont, Dupont, je ne vous connais plus.

[1] Député ministériel opposé à M. Dupont, dans le département de l'Eure.

MA CONTEMPORAINE.

COUPLET

ÉCRIT SUR L'ALBUM DE MADAME M***.

AIR : Ma belle est la belle des belles.

Vous vous vantez d'avoir mon âge :
Sachez que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.
Au hasard alors ces matrones
Faisant deux lots de notre temps,
J'eus les hivers et les automnes,
Vous les étés et les printemps.



LA MORT DU ROI CHRISTOPHE,

OU

NOTE PRÉSENTÉE PAR LA NOBLESSE D'HAÏTI AUX TROIS GRANDS ALLIÉS.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : La Catacoua.

Christophe est mort, et du royaume
La noblesse a recours à vous.
François, Alexandre, Guillaume,
Prenez aussi pitié de nous.
Ce n'est point pays limitrophe,
Mais le mal fait tant de progrès!
Vite un congrès[1] !
Deux, trois congrès !
Quatre congrès !

[1] On sait combien de congrès avaient déjà été tenus par les souverains et leurs ministres.

Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Il tombe après avoir fait rage
Contre les peuples maladroits
Qui, du trône écartant l'orage,
Pour l'affermir bornent ses droits.
A réfuter maint philosophe
Ses canons étaient toujours prêts.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Malgré la trinité royale,
Malgré la sainte Trinité [1],

[1] Dans les actes de la Sainte-Alliance, présidée par le mystique Alexandre, la Trinité et le Saint-Esprit étaient toujours invoqués.

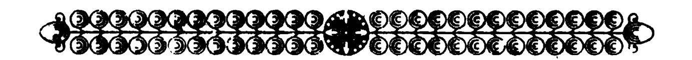
Notre nation déloyale
A proclamé sa liberté.
Pour l'Esprit-Saint quelle apostrophe,
Lui qui dicte tous vos décrets!
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Avec respect traitez l'Espagne:
Votre maître y perdit ses pas.
Naple est un pays de Cocagne;
Mais des volcans n'approchez pas[1].
Vous taillerez en pleine étoffe;
Venez chez nous par un vent frais.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!

[1] L'Espagne et Naples étaient alors en révolution.

Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.

Dons Quichottes de l'arbitraire,
Allons, morbleu, de la valeur!
Ce monarque était votre frère;
Les rois sont de même couleur.
Exploiter une catastrophe
S'accorde avec vos plans secrets.
Vite un congrès!
Deux, trois congrès!
Quatre congrès!
Cinq congrès! dix congrès!
Princes, vengez ce bon Christophe,
Roi digne de tous vos regrets.



LA FORTUNE.

Air de la Sabotière.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Tous mes amis, le verre en main,
De joie enivrent ma chambrette.
Nous n'attendons plus que Lisette :
Fortune, passe ton chemin.

Pan ! pan ! est-ce ma brune,
Pan ! pan ! qui frappe en bas ?
Pan ! pan ! c'est la Fortune :
Pan ! pan ! je n'ouvre pas.

Si l'on en croit ce qu'elle dit,
Son or chez nous ferait merveilles.
Mais nous avons là vingt bouteilles,
Et le traiteur nous fait crédit.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle offre perles et rubis,
Manteaux d'une richesse extrême.
Eh! que nous fait la pourpre même?
Nous venons d'ôter nos habits.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Elle nous traite en écoliers,

Parle de gloire et de génie.
Hélas! grace à la calomnie,
Nous ne croyons plus aux lauriers.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Loin des plaisirs, point ne voulons
Aux cieux être lancés par elle:
Sans même essayer la nacelle,
Nous voyons s'enfler ses ballons.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.

Mais tous nos voisins attroupés
Implorent ses faveurs traîtresses:

Ah ! chers amis, par nos maîtresses
Nous serons plus gaîment trompés.

Pan! pan! est-ce ma brune,
Pan! pan! qui frappe en bas?
Pan! pan! c'est la Fortune:
Pan! pan! je n'ouvre pas.



LOUIS XI[1].

AIR : Sans un p'tit brin d'amour.

Ou AIR nouveau de M. Amédée de BEAUPLAN.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Notre vieux roi, caché dans ces tourelles,
Louis, dont nous parlons tout bas,

[1] On sait que ce roi, retiré au Plessis-lez-Tours avec Tristan, confident et exécuteur de ses cruautés, voulait voir quelquefois les paysans danser devant les fenêtres de son château.



LOUIS XI.

Veut essayer, au temps des fleurs nouvelles,
S'il peut sourire à nos ébats.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Quand sur nos bords on rit, on chante, on aime,
Louis se retient prisonnier :
Il craint les grands, et le peuple, et Dieu même;
Sur-tout il craint son héritier.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Voyez d'ici briller cent hallebardes
Aux feux d'un soleil pur et doux.
N'entend-on pas le *Qui vive* des gardes,
Qui se mêle au bruit des verrous?

Heureux villageois, dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Il vient! il vient! Ah! du plus humble chaume
Ce roi peut envier la paix.
Le voyez-vous, comme un pâle fantôme,
A travers ces barreaux épais?

Heureux villageois dansons:
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,

Musettes
Et chansons!

Dans nos hameaux quelle image brillante
Nous nous faisions d'un souverain!
Quoi! pour le sceptre une main défaillante!
Pour la couronne un front chagrin!

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons!
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons!

Malgré nos chants, il se trouble, il frissonne :
L'horloge a causé son effroi.
Ainsi toujours il prend l'heure qui sonne,
Pour un signal de son beffroi.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes

Et garçons !
Unissez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !

Mais notre joie, hélas ! le désespère ;
Il fuit avec son favori.
Craignons sa haine, et disons qu'en bon père,
A ses enfants il a souri.

Heureux villageois, dansons :
Sautez, fillettes
Et garçons !
Unisssez vos joyeux sons,
Musettes
Et chansons !



LES ADIEUX A LA GLOIRE.

DÉCEMBRE 1820.

AIR : Je commence à m'apercevoir, etc. (d'ALEXIS).

Chantons le vin et la beauté :
Tout le reste est folie.
Voyez comme on oublie
Les hymnes de la liberté.
Un peuple brave
Retombe esclave :
Fils d'Épicure, ouvrez-moi votre cave.
La France, qui souffre en repos,
Ne veut plus que mal-à-propos
J'ose en trompette ériger mes pipeaux.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Quoi ! d'indignes enfants de Mars [1]
Briguaient une livrée,
Quand ma muse éplorée
Recrutait pour leurs étendards !
Ah ! s'il m'arrive
Beauté naïve,
Sous ses baisers ma voix sera captive;
Ou flattons si bien, que pour moi
On exhume aussi quelque emploi.
Oui, noir ou blanc, soyons le fou du roi.
Adieu donc, pauvre Gloire !
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des excès de nos ennemis
Chaque juge est complice,
Et la main de Justice
De soufflets accable Thémis.
Plus de satire !

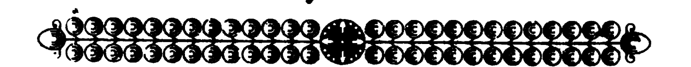
[1] Plusieurs généraux de l'ancienne armée sollicitaient et obtenaient des emplois dans la maison du roi.

N'osant médire,
J'orne de fleurs et ma coupe et ma lyre.
J'ai trop bravé nos tribunaux;
Dans leurs dédales infernaux
J'entends Cerbère et ne vois point Minos.
Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Des tyrans par nous soudoyés
La faiblesse est connue:
Gulliver éternue,
Et tous les nains sont foudroyés.
Mais quelle image!
Non, plus d'orage;
De nos plaisirs redoutons le naufrage.
Opprimés, gémissez plus bas.
Que nous fait, dans un gai repas,
Que l'univers souffre ou ne souffre pas?
Adieu donc, pauvre Gloire!

Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.

Du sommeil de la liberté
Les rêves sont pénibles:
Devenons insensibles
Pour conserver notre gaîté.
Quand tout succombe,
Faible colombe,
Ma muse aussi sur des roses retombe.
Lasse d'imiter l'aigle altier,
Elle reprend son doux métier:
Bacchus m'appelle, et je rentre au quartier.
Adieu donc, pauvre Gloire!
Déshéritons l'histoire.
Venez, Amours, et versez-nous à boire.



LES DEUX COUSINS,

OU

LETTRE

D'UN PETIT ROI A UN PETIT DUC.

1821.

AIR : Ah! daignez m'épargner le reste.

Salut! petit cousin germain [1];
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main ;
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau ;

[1] Le roi de Rome, par sa mère, fille d'une princesse de Naples, était cousin des Bourbons de France, et issu de germain avec le duc de Bordeaux.

Point de Français qui n'en convienne.
Les rois m'adoraient au berceau ;
Et cependant je suis à Vienne ! (*bis.*)

Je fus bercé par tes faiseurs
De vers, de chansons, de poëmes ;
Ils sont, comme les confiseurs,
Partisans de tous les baptêmes.
Les eaux d'un fleuve bien mondain
Vont laver ton ame chrétienne :
On m'offrit de l'eau du Jourdain ;
Et cependant je suis à Vienne !

Ces juges, ces pairs avilis,
Qui te prédisent des merveilles,
De mon temps juraient que les lis
Seraient le butin des abeilles.
Parmi les nobles détracteurs
De toute vertu plébéienne,
Ma nourrice avait des flatteurs ;
Et cependant je suis à Vienne !

Sur des lauriers je me couchais ;
La pourpre seule t'environne.
Des sceptres étaient mes hochets ;
Mon bourlet fut une couronne.
Méchant bourlet, puisqu'un faux pas
Même au Saint-Père ôtait la sienne.
Mais j'avais pour moi nos prélats ;
Et cependant je suis à Vienne !

Quant aux maréchaux, je crois peu
Que du monde ils t'ouvrent l'entrée ;
Ils préfèrent au cordon bleu,
De l'honneur l'étoile sacrée.
Mon père à leur beau dévoûment
Livra sa fortune et la mienne.
Ils auront tenu leur serment;
Et cependant je suis à Vienne !

Près du trône si tu grandis,
Si je végéte sans puissance,

Confonds ces courtisans maudits,
En leur rappelant ma naissance.
Dis-leur : « Je puis avoir mon tour :
« De mon cousin qu'il vous souvienne.
« Vous lui promettiez votre amour ;
« Et cependant il est à Vienne ! » (*bis.*)



LES VENDANGES.

Air : Pierrot sur le bord d'un ruisseau.

L'aurore annonce un jour serein ;
Vite à l'ouvrage !
Et reprenons courage.
Fillettes, flûte et tambourin,
Mettez les vendangeurs en train.
Du vin qu'a fait tourner l'orage,
Un vin nouveau bientôt consolera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra. } *bis.*
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra. }

Notre maire tourne à tout vent ;
D'écharpe il change,
Et de tout vin s'arrange.
Mais, puisque ainsi ce bon vivant,

De couleur changea si souvent,
Qu'avec son écharpe il vendange,
Et de vin doux on la barbouillera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Le juge qui, de vingt façons,
En robe noire
Explique son grimoire,
Condamne jusqu'à nos chansons.
Mais, grace au vin que nous pressons,
Que lui-même il chante après boire,
La liberté, la gloire *et cætera*.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah! ah! la gaîté renaîtra.

Si le curé, peu tolérant,
Gronde sans cesse,
Et veut qu'on se confesse,
Son gros nez rouge nous apprend
L'intérêt qu'à nos vins il prend.

Pour en boire ailleurs qu'à la messe,
Sur chaque mort qu'il dise un *Libera*.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

Que du châtelain en souci
L'orgueil insigne
Au bonheur se résigne ;
Il verra les titres qu'ici
Noé nous a transmis aussi.
Ils sont sur des feuilles de vigne ;
Aux parchemins il les préfèrera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra.
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.

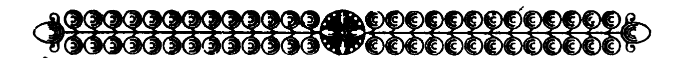
Beau pays, fertile et guerrier,
A la souffrance
Oppose l'espérance.
Au pampre tu peux marier
Olive, épi, rose et laurier.
Vendangeons, et vive la France !

Le monde un jour avec nous trinquera.
Amis, chez nous la gaîté renaîtra. } *bis.*
Ah ! ah ! la gaîté renaîtra.



L'ORAGE.

Perrotin, Éditeur



L'ORAGE.

Air : C'est l'amour, l'amour.

Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez !

A l'ombre de vertes charmilles,
Fuyant l'école et les leçons,
Petits garçons, petites filles,
Vous voulez danser aux chansons.
En vain ce pauvre monde
Craint de nouveaux malheurs ;
En vain la foudre gronde,

Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez !

L'éclair sillonne le nuage,
Mais il n'a point frappé vos yeux.
L'oiseau se tait dans le feuillage ;
Rien n'interrompt vos chants joyeux.
J'en crois votre alégresse ;
Oui, bientôt d'un ciel pur
Vos yeux, brillants d'ivresse,
Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, dansez, dansez !
Votre âge
Échappe à l'orage :
Par l'espoir gaîment bercés,

Dansez, chantez, dansez!

Vos pères ont eu bien des peines;
Comme eux ne soyez point trahis.
D'une main ils brisaient leurs chaînes,
De l'autre ils vengeaient leur pays.
De leur char de victoire
Tombés sans déshonneur,
Ils vous lèguent la gloire:
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, dansez, dansez!
Votre âge
Échappe à l'orage:
Par l'espoir gaîment bercés,
Dansez, chantez, dansez!

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas! vos yeux se sont ouverts.
C'était le clairon des Barbares
Qui vous annonçait nos revers.



LE CINQ MAI.

1821.

Air : Muse des bois et des accords champêtres.

Des Espagnols m'ont pris sur leur navire [1],
Aux bords lointains où tristement j'errais.
Humble débris d'un héroïque empire,
J'avais dans l'Inde exilé mes regrets.
Mais loin du Cap, après cinq ans d'absence,
Sous le soleil, je vogue plus joyeux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dieux ! le pilote a crié : Sainte-Hélène !

[1] Des peuples de l'Europe, les Espagnols étaient ceux qui avaient les plus justes plaintes à former contre Napoléon. En plaçant son soldat sur un vaisseau de cette nation, l'auteur eut la pensée de faire voir à quel point les malheurs du grand homme avaient réconcilié tous les peuples avec sa gloire.



LE CINQ MAI.

Et voilà donc où languit le héros!
Bons Espagnols, là s'éteint votre haine;
Nous maudissons ses fers et ses bourreaux.
Je ne puis rien, rien pour sa délivrance:
Le temps n'est plus des trépas glorieux!
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Peut-être il dort ce boulet invincible
Qui fracassa vingt trônes à-la-fois.
Ne peut-il pas, se relevant terrible,
Aller mourir sur la tête des rois?
Ah! ce rocher repousse l'espérance:
L'aigle n'est plus dans le secret des dieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France:
La main d'un fils me fermera les yeux.

Il fatiguaît la Victoire à le suivre:
Elle était lasse; il ne l'attendit pas.
Trahi deux fois, ce grand homme a su vivre.
Mais quels serpents enveloppent ses pas!

De tout laurier un poison est l'essence [1];
La mort couronne un front victorieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Dès qu'on signale une nef vagabonde,
« Serait-ce lui? disent les potentats :
« Vient-il encor redemander le monde?
« Armons soudain deux millions de soldats. »
Et lui, peut-être accablé de souffrance,
A la patrie adresse ses adieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Grand de génie et grand de caractère,
Pourquoi du sceptre arma-t-il son orgueil?
Bien au-dessus des trônes de la terre
Il apparaît brillant sur cet écueil.

[1] On extrait de plusieurs espèces de lauriers un poison des plus actifs. Il est nécessaire de rappeler aussi qu'à la mort de Napoléon, beaucoup de personnes, même fort éclairées, crurent qu'il avait péri empoisonné.

Sa gloire est là comme le phare immense
D'un nouveau monde et d'un monde trop vieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.

Bons Espagnols, que voit-on au rivage ?
Un drapeau noir ! ah, grands dieux, je frémis !
Quoi ! lui mourir ! ô gloire ! quel veuvage !
Autour de moi pleurent ses ennemis.
Loin de ce roc nous fuyons en silence ;
L'astre du jour abandonne les cieux.
Pauvre soldat, je reverrai la France :
La main d'un fils me fermera les yeux.



COMPLAINTE

SUR

LA MORT DE TRESTAILLON[1],

EN STYLE DU GENRE.

AIR de toutes les complaintes.

Venez tous, bons catholiques,
Jésuites, grands et petits,

1 Les chansons de *Trestaillon*, de *Nabuchodonosor*, de *la Messe du Saint-Esprit*, de *la Garde nationale* et du *Nouvel ordre du jour*, n'ont jamais paru dans les recueils publiés par M. BÉRANGER, aux époques qui correspondent à leur date. Habitué dès-lors sans doute à traiter la politique sur un ton plus élevé, il n'a regardé ces productions que comme un tribut fugitif payé à la circonstance. Mais ces chansons ayant fait rechercher les contrefaçons, si multipliées en France et à l'étranger, l'éditeur actuel s'est vu dans l'obligation, malgré le desir qu'il a de complaire à l'auteur, de faire entrer dans cette édition, et ces cinq chansons et celles des *Papes*, qui, lorsqu'elles ont été répandues, avaient aussi un but politique.

(*Note de l'Éditeur.*)

Et vous, nouveaux convertis,
Vous, nos meilleures pratiques,
Venez dire un *in pace*
Pour un héros trépassé.

Bénissons tous la mémoire
De monsieur de Trestaillon.
De la Restauration
Lui seul ayant fait la gloire,
Sa mort, vrai malheur public,
Est un fâcheux pronostic.

Portefaix cité dans Nîmes
Pour sa douce piété,
D'assassin il fut traité
Par de brutales victimes,
Quand son bras sur tel ou tel
Vengea le trône et l'autel.

Souvent ivre de rogome,
Ou surpris en mauvais lieu,

Pour rester pur devant Dieu,
Tout les huit jours, ce digne homme,
Communiait saintement,
Soit à jeun, soit autrement.

Fort de sa cocarde blanche,
A tuer des protestants
Il consacrait tout son temps,
Sans excepter le dimanche;
Car il s'était procuré
Des dispenses du curé.

Miracle! en vain il s'amuse
A massacrer en plein jour;
Traduit devant une cour,
Aucun témoin ne l'accuse.
Les juges au prévenu
Disent: Ni vu ni connu.

Riche alors de mainte somme
Qui lui venait de bien haut,

Il buvait frais au temps chaud,
Vivant en bon gentilhomme,
Et chacun avait grand soin
De le saluer de loin.

Mais la mort rien ne respecte;
Elle vient nous le ravir,
Quand il pouvait nous servir
Contre tous ceux qu'on suspecte;
Il meurt en disant : Corbleu!
J'aurais été cordon bleu.

Des nobles portent sa bière;
Nos magistrats sont en deuil;
Le clergé, la larme à l'œil,
Marche avec croix et bannière.
Ainsi l'on ne dira pas
Que les prêtres sont ingrats.

On vient d'écrire au Saint-Père
Pour qu'il soit canonisé.

Quoique ce soit bien usé,
Dans peu l'on verra, j'espère,
Nos loups, chassant les brebis,
Lui dire : *Ora pro nobis !*

En attendant ses reliques
Qu'à Mont-Rouge on bénira,
Ses exploits on donnera
En exemple aux catholiques,
Afin que sans examen
Chacun d'eux l'imite. *Amen.*



NABUCHODONOSOR.

1823.

Air de Calpigi.

Puiser dans la Bible est de mode :
Prenons-y le sujet d'une ode.
Je chante un roi devenu bœuf ;
Aux anciens le trait parut neuf. (*bis.*)
Sur-tout la cour en fut aux anges ;
Et les brocanteurs de louanges
Répétaient sur les harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi beugle, eh ! vivent les cornes !
Sire, quittez ces regards mornes,
Lui disaient les amis du lieu ;
En Égypte vous seriez Dieu.

Pour fouler aux pieds le vulgaire,
Homme ou bœuf, il n'importe guère.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Le roi se fit à son étable ;
A sa manière il tenait table,
Et crut régner en buvant frais.
Les sots lui prêtaient d'heureux traits.
On lit dans une dédicace,
Qu'en latin il citait Horace.
Répétons sur nos harpes d'or :
Gloire à Nabuchodonosor !

Un journal écrit par des cuistres
Annonce qu'avec ses ministres
Tel jour le prince a travaillé
Sans dormir, quoiqu'il ait bâillé.
La cour s'écrie : O temps prospère !
Ce n'est point un roi, c'est un père.
Répétons sur nos harpes d'or :

Gloire à Nabuchodonosor!

Il hume tout l'encens des mages,
Mais paie un peu cher leurs hommages:
Prêtres et grands veulent d'un coup
Rendre au peuple bât et licou.
Même, si l'histoire en est crue,
Le roi s'attelle à leur charrue.
Répétons sur nos harpes d'or:
Gloire à Nabuchodonosor!

Le peuple indigné prend un maître
D'autre espéce, pire peut-être.
Vite les courtisans ingrats
Du roi déchu font un bœuf gras;
Et sans remords le clergé même
S'en régale tout le carême.
Répétons sur nos harpes d'or:
Gloire à Nabuchodonosor!

Bardes que la cassette inspire,

Tragiques à mourir de rire,
Traitez mon sujet, il plaira;
La censure le permettra. (*bis.*)
Oui, parfumeurs de la couronne,
La Bible à quelque chose est bonne.
Répétons sur nos harpes d'or:
Gloire à Nabuchodonosor!



LA MESSE DU SAINT-ESPRIT,

POUR

L'OUVERTURE DES CHAMBRES.

1824.

AIR de la Codaqui.

Hier monseigneur, le front ceint
De sa mitre épiscopale,
En ces mots à l'Esprit-Saint
Parlait dans la cathédrale :
« Tant de bons nobles devenus
« Députés du peuple, au peuple inconnus,
« Dans notre Chambre septennale,
« N'ont que tes clartés pour guider leurs pas.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Qu'est ceci? dit d'un ton dur,
Une excellence bretonne.
« Pour ses papiers, à coup sûr,
« Le tourniquet le chiffonne [1].
« Parlons-lui, quoique en vérité
« L'Esprit soit de trop dans la Trinité :
« Viens voir à quoi la Charte est bonne.
« De ce lourd carrosse on fait un *encas*.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un financier vient : « Sandis!
« Dit-il, nous prends-tu pour d'autres?
« Pour gagner le paradis,
« J'ai doré mes patenôtres.
« Tremble de perdre ton emploi :
« J'ai séduit des gens plus huppés que toi,
« J'ouvre un emprunt : Viens, sois des nôtres;
« De notre embonpoint nos amis sont gras.

[1] On se rappelle l'action du tourniquet Saint-Jean sur les élections de Paris.

« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

Un magistrat crie aussi :
« Oses-tu te faire attendre ?
« Ma Thémis a, Dieu merci,
« De bons jurés à revendre.
« Chaque juge est un homme à moi,
« Qui jette en passant sa carte chez toi.
« Crains de voir jusqu'où peut s'étendre
« La main de Justice au bout de mon bras.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« — Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« S'il persiste, il faudra bien,
« Dit Frayssinous, qu'on s'en passe.
« D'ailleurs, la cour, pour soutien,
« Préfère en tout saint Ignace.
« Mont-Rouge a miné tout Paris ;
« La Sorbonne aussi sort de ses débris.
« La jeunesse est dans notre nasse ;

« Et les hausse-cols font place aux rabats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »

« Mais voudrais-tu t'expliquer?
« — Oui, bateleurs en goguettes,
« Je vous ai vus fabriquer
« Vos quatre cents marionnettes.
« Quoi! vous osez tout pervertir,
« Corrompre, effrayer, filouter, mentir!
« Et dans vos discours à roulettes....
« —Paix! dit l'archevêque, ou crains nos prélats.
« Saint-Esprit, descends, descends jusqu'en bas.
« —Non, dit l'Esprit-Saint, je ne descends pas. »



LA GARDE NATIONALE.

SUR SON LICENCIEMENT PAR CHARLES X.

AIR : Halte-là.

Pour tout Paris quel outrage!
Amis, nous v'là licenciés.
Est-ce parc' que not' courage
Brilla contre leurs alliés? (*bis.*)
C'est quelqu' noir projet qui perce.
Morbleu! pour nous prêter s'cours,
Il faut qu' chacun d'nous s'exerce.
Du même pied partons toujours.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Moitié d' la gard' nationale
S' composait d'anciens soldats;
Des braves d' la gard' royale

Aussi faisions-nous grand cas.
Sans l' ministère, nul doute
Qu'on eût pu nous voir quelqu' jour,
Dans not' verre, eux boir' la goutte,
Nous, marcher à leur tambour.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas..

Nos voix ont paru sinistres:
D' nouveau pourtant il faudra
Crier à bas les ministres,
Les jésuit' et cætera.
Pour son argent j' crois qu' la foule
A bien l' droit d' former un vœu;
N'est-c' que quand la maison croule
Qu'on permet d' crier au feu?
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

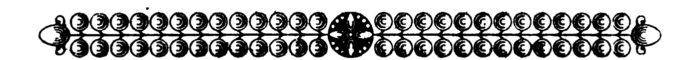
Au lieu d' monter à la Chambre,
Nous aurions bien dû, je l' sens,

Des injur's de plus d'un membre
D'mander raison aux trois cents.
La Charte qu'on y tiraille
Est leur rempart; mais, au fond,
On peut franchir c'te muraille
Par les brèches qu'ils y font.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Au château faire l' service
Sans cartouch's pour se garder;
En voir donner à chaqu' Suisse;
En arrièr' ça fait r'garder.
Qui rétrograde se blouse;
Gens d' la cour, sauf vot' respect,
Vous risquez quatre-vingt douze
Pour ravoir quatre-vingt sept.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.

Puisqu' Mont-Rouge nous menace,

Et rêv' quelqu' Saint-Barthél'my,
Préparons-nous, quoi qu'on fasse,
A repousser l'ennemi. (*bis.*)
Quand vers un' perte certaine
L' navire est conduit foll'ment,
En dépit du capitaine
Faut sauver le bâtiment.
N' cessons pas,
Chers amis, d' marcher au pas.



NOUVEL ORDRE DU JOUR.

1823 [1].

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, qu'a donc fait l'Espagne?
— Mon p'tit, ell' n' veut plus qu'aujourd'hui
Ferdinand fass' périr au bagne
Ceux-là qui s' sont battus pour lui ;
Nous allons tirer d' peine

[1] Cette chanson fut faite pour être répandue dans l'armée avant son entrée en campagne, lorsqu'elle campait aux Pyrénées.

Des moin's blancs, noirs et roux,
Dont on prendra d' la graine,
Pour en r'planter chez nous.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour:
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour
Gard' à vous! demi-tour!

— Notre ancien, qu' pensez-vous d' la guerre?
— Mon p'tit, ça n'ira jamais bien!
V'là z'un princ' qui n' s'y connaît guère;
C'est un' poir' moll' de bon chrétien;
Bientôt l' fils d'Henri quatre
Voudra qu'un jour d'action
On n' puisse aller combattre
Sans billet d' confession.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour:
Point d' victoire

Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous! demi-tour!

—Notre ancien, qu'es' qu' c'est que l' Trapiste
Avec tous ces Chouans dégu'nillés?
—Mon p'tit, y vont grossir la liste
Des gens qu' la France a rhabillés;
Afin qu' pour leur vengeance,
Leurs frèr's soient massacrés,
Ils font un' sainte alliance
Avec nos émigrés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous! demi-tour!

—Notre ancien, quel s'ra not' partage?
—Mon p'tit, les coups d' cann' reviendront;

Et puis, suivant le vieil usage,
Les nobles seuls avanceront.
Oui, s'lon not' origine,
Nous aurons pour régal,
Nous l' bâton d' discipline,
Eux l' bâton de maréchal.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire :
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous ! demi-tour !

— Notre ancien, que d'viendra la France,
Si je cherchons d' lointains dangers ?
— Mon p'tit, profitant d' not' absence,
On introduira l' z'étrangers.
A la fin d' la campagne,
Nous s'rons tout étonnés
Qu'en enchaînant l'Espagne,
Nous nous s'rons enchaînés.

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous! demi-tour!

— Notre ancien! vous que l' père aux autres
Eût fait z'officier d'puis long-temps,
Marquez-nous l' pas, nous s'rons des vôtres.
— Mon p'tit, v'là du français qu' j'entends.
Si la France en alarmes
Porte un trop lourd fardeau,
Pour essuyer ses larmes,
R'prenons not' vieux drapeau!

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Point d' victoire
Où n'y a point d' gloire.
Brav' soldats, v'là l'ord' du jour :
Gard' à vous! demi-tour!



DE PROFUNDIS

A L'USAGE

DE DEUX OU TROIS MARIS.

AIR : Eh ! gai, gai, gai, mon officier !

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis !*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh ! gai, gai, gai, *de profundis !*
Qu'elle aille en paradis.

A cette ame si chère
Le paradis convient ;
Car, suivant ma grand'mère,
De l'enfer on revient.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Hélas! le ciel lui-même
Avait tissu nos nœuds;
Mon bonheur fut extrême...
Pendant un jour ou deux.

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Quoiqu'il fût impossible
D'avoir l'air plus malin,
Elle était trop sensible...
Si j'en crois mon voisin.

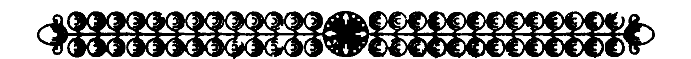
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Non, jamais tourterelle
N'aima plus tendrement;
Comme elle était fidèle...
A son dernier amant!

Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh! gai, gai, gai, *de profundis!*
Qu'elle aille en paradis.

Dieu! faut-il lui survivre?
Me faut-il la pleurer?
Non, non; je veux la suivre...
Pour la voir enterrer.

Eh ! gai, gai, gai, *de profundis !*
Ma femme
A rendu l'ame.
Eh ! gai, gai, gai, *de profundis !*
Qu'elle aille en paradis.



PRÉFACE[1].

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

Allez, enfants nés sous un autre régne;
Sous celui-ci quittez le coin du feu.
Adieu! partez, bien que pour vous je craigne
Certaines gens qui pardonnent trop peu.
On m'a crié: L'occasion est bonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne:
Mon médecin m'ordonne le repos.

Pour vos aînés que de pas et d'alarmes!
J'ai vu Thémis m'ôter mon plus doux bien:
Car en prison le sommeil est sans charmes;

[1] Cette chanson est en tête du volume publié en 1825.

Près du malheur on ne dort jamais bien.
J'entends encor le verrou qui résonne,
Et dans ma main fait trembler mes pipeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne:
Mon médecin m'ordonne le repos.

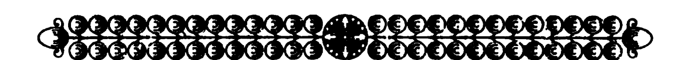
Si l'on disait: La gaîté vous délaisse,
Vous répondrez (et pour moi j'en rougis):
« De notre père accusant la faiblesse,
« Les plus joyeux sont restés au logis. »
Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne:
Mon médecin m'ordonne le repos.

Vous passerez près d'une ruche pleine,
D'abeilles, non; mais de guêpes, je crois.
Ne soufflez mot, retenez votre haleine;
Tremblez, enfants, vous qui jurez parfois[1]!

[1] Dans plus d'un village, on croit encore que les abeilles se jettent sur ceux qui profèrent des jurons auprès de leur ruche.

Le dard caché qu'à ces guêpes Dieu donne
A fait périr des bergers, des troupeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne:
Mon médecin m'ordonne le repos.

Petits Poucets de la littérature,
S'il vient un ogre, évitez bien sa dent;
Ou, s'il s'endort, dérobez sa chaussure;
De s'en servir on peut juger prudent.
Non: qu'ai-je dit? Ah! la peur déraisonne;
Tous les partis rapprochent leurs drapeaux.
Allez, enfants; mais n'éveillez personne:
Mon médecin m'ordonne le repos.



LA MUSE EN FUITE,

OU

MA PREMIÈRE VISITE AU PALAIS DE JUSTICE.

CHANSON

FAITE A L'OCCASION DES PREMIÈRES POURSUITES JUDICIAIRES
EXERCÉES CONTRE MOI
POUR LA PUBLICATION DE MON RECUEIL.

1821.

AIR : Halte-là !

Quittez la lyre, ô ma muse !
Et déchiffrez ce mandat.
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs crimes d'état.
Pour un interrogatoire
Au Palais comparaissons.
Plus de chansons pour la gloire !
Pour l'amour plus de chansons !

Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Nous marchons, et je découvre
L'asile des souverains.
Muse, la Fronde en ce Louvre
Vit pénétrer ses refrains [1].
Au *Qui vive* d'ordonnance
Alors, prompte à s'avancer,
La chanson répondait : France !
Les gardes laissaient passer.
Suivez-moi !
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

La justice nous appelle
De l'autre côté de l'eau.

[1] Jamais plus de chansons ne furent lancées de part et d'autre qu'à l'époque de la Fronde; et Blot et Marigni, chansonniers du temps, ne furent l'objet d'aucune poursuite.

Voici la Sainte-Chapelle
Où l'on pria pour Boileau[1].
S'il renaissait ce grand maître,
Le clergé, remis en train,
En prison ferait peut-être
Fourrer l'auteur du *Lutrin*.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Là, devant ce péristyle,
Un tribunal impuissant,
Au bûcher livra l'*Émile*[2],
Phénix toujours renaissant.
Muse, de vos chansonnettes
Aujourd'hui l'on va tâcher

[1] On sait que Boileau fut enterré dans l'église située sous la Sainte-Chapelle, où l'on voyait le fameux lutrin qui inspira l'un des ouvrages les plus parfaits de notre langue.

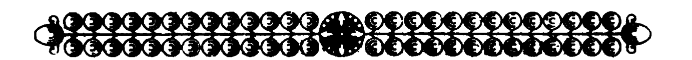
[2] On sait également que par arrêt du parlement l'*Émile* fut brûlé par la main du bourreau, et son auteur décrété de prise de corps.

De faire des allumettes
Pour ranimer ce bûcher.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Muse, voici la grand'salle...
Hé quoi! vous fuyez devant
Des gens en robe un peu sale,
Par vous piqués trop souvent!
Revenez donc, pauvre sotte,
Voir prendre à vos ennemis,
Pour peser une marotte,
Les balances de Thémis.
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.

Elle fuit, et chez le juge
J'entre, et puis enfin je sors.
Mais devinez quel refuge

Ma muse avait pris alors.
Gaîment avec la grisette
D'un président, bon humain,
Cette folle, à la buvette,
Répétait le verre en main:
Suivez-moi!
C'est la loi.
Suivez-moi, de par le Roi.



DÉNONCIATION

EN FORME D'IMPROMPTU,

A PROPOS DE COUPLETS

QUI M'ONT ÉTÉ ENVOYÉS PENDANT MON PROCÈS.

AIR du ballet des Pierrots.

On m'a dénoncé, je dénonce;
Oui, je dénonce des couplets.
La gaîté de l'auteur annonce
Qu'il peut figurer au Palais;
On voit, à l'air dont il vous traite,
Que cent fois il vous persifla.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prétend rire des entraves
Qu'à la presse l'on veut donner.

Il croit à la gloire des braves;
Pourriez-vous le lui pardonner?
Il ose vanter la musette
Qui dans leurs maux les consola.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.

Il prodigue la flatterie
A ceux qui sont persécutés;
Il pourrait chanter la patrie,
C'est un grand tort, vous le sentez.
De l'esprit qu'à ma muse il prête,
Vengez-vous sur l'esprit qu'il a.
Messieurs les juges, qu'on arrête,
Qu'on arrête cet homme-là.



ADIEUX A LA CAMPAGNE [1].

AIR : Muse des bois et des accords champêtres.

Soleil si doux au déclin de l'automne,
Arbres jaunis, je viens vous voir encor.
N'espérons plus que la haine pardonne
A mes chansons leur trop rapide essor.
Dans cet asile, où reviendra Zéphire,
J'ai tout rêvé, même un nom glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants!
Mais de grandeurs la France dépouillée

[1] Cette chanson, faite dans le mois de novembre 1821, fut copiée et distribuée au tribunal le jour de la première condamnation de l'auteur.

Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire;
Pour mon bonheur l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Déja leur rage atteint mon indigence [1];
Au tribunal ils traînent ma gaîté;
D'un masque saint ils couvrent leur vengeance:
Rougiraient-ils devant ma probité?
Ah! Dieu n'a point leur cœur pour me maudire:
L'Intolérance est fille des faux dieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur des tombeaux si j'évoque la Gloire,
Si j'ai prié pour d'illustres soldats,

[1] Lorsque le recueil de 1821 parut, ce fut le ministère qui força les membres du conseil de l'Université d'ôter à l'auteur le modique emploi d'expéditionnaire qu'il occupait depuis douze ans. Au reste, on l'avait prévenu que, s'il faisait imprimer ses nouvelles chansons, il perdrait cet emploi.

Ai-je à prix d'or, aux pieds de la Victoire,
Encouragé le meurtre des états?
Ce n'était point le soleil de l'empire
Qu'à son lever je chantais dans ces lieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Que, dans l'espoir d'humilier ma vie,
Bellart s'amuse à mesurer mes fers;
Même aux regards de la France asservie
Un noir cachot peut illustrer mes vers.
A ses barreaux je suspendrai ma lyre;
La Renommée y jettera les yeux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.

Sur ma prison vienne au moins Philomèle!
Jadis un roi causa tous ses malheurs.
Partons: j'entends le geôlier qui m'appelle.
Adieu les champs, les eaux, les prés, les fleurs.
Mes fers sont prêts: la liberté m'inspire:

Je vais chanter son hymne glorieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire;
Échos des bois, répétez mes adieux.



LA LIBERTÉ.

PREMIÈRE CHANSON

FAITE A SAINTE-PÉLAGIE.

JANVIER 1822.

AIR : Chantons Lætamini.

D'un petit bout de chaîne
Depuis que j'ai tâté,
Mon cœur en belle haine
A pris la liberté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Marchangy, ce vrai sage,
M'a fait par charité
Sentir de l'esclavage

La légitimité.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Plus de vaines louanges
Pour cette déité,
Qui laisse en de vieux langes
Le monde emmailloté!
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

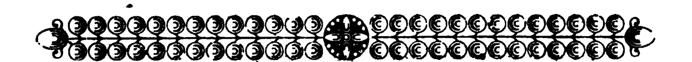
De son arbre civique
Que nous est-il resté?
Un bâton despotique,
Sceptre sans majesté.
Fi de la liberté!
A bas la liberté!

Interrogeons le Tibre;
Lui seul a bien goûté
Sueur de peuple libre,

Crasse de papauté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Du bon sens qui nous gagne
Quand l'homme est infecté,
Il n'est plus dans son bagne
Qu'un forçat révolté.
Fi de la liberté !
A bas la liberté !

Bons porte-clefs que j'aime,
Geôliers pleins de gaîté,
Par vous au Louvre même
Que ce vœu soit porté :
Fi de la liberté !
A bas la liberté !



LA CHASSE.

CHANSON

DE REMERCIEMENT A DES CHASSEURS DU DÉPARTEMENT D'ILLE-ET-VILAINE

QUI M'ENVOYÈRENT

UNE BOURRICHE GARNIE D'EXCELLENT GIBIER.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : Tonton, tontaine, tonton.

Grace à votre bourriche pleine
De gibier digne d'un glouton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Joyeux chasseurs d'Ille-et-Vilaine,
De votre cor je prends le ton.
Tonton, tontaine, tonton.

Chassez, morbleu! chassez encore :
Quittez Rosette et Jeanneton,

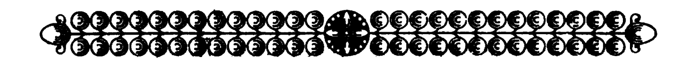
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Ou, pour rabattre, dès l'aurore
Que les Amours soient de planton.
Tonton, tontaine, tonton.

Si le Béarnais a fait mettre
Maint chasseur au fond d'un ponton [1],
Tonton, tonton, tontaine, tonton;
Gabrielle daignait permettre
Qu'on braconnât dans son canton.
Tonton, tontaine, tonton.

Jadis nul n'osait en province
Porter aux champs son mousqueton,
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
On gardait la perdrix du prince;
Les loups dévoraient le mouton.
Tonton, tontaine, tonton.

[1] Henri IV renouvela des ordonnances très sévères contre les délits de chasse.

Vous qui consolez ma disgrace,
Pour nos droits vous tremblez, dit-on;
Tonton, tonton, tontaine, tonton.
Sauvez au moins le droit de chasse,
Pour l'honneur du pays breton.
Tonton, tontaine, tonton.



MA GUÉRISON.

RÉPONSE

A DES SEMUROIS QUI, POUR FAIRE PASSER LA FOLIE QUE J'AI EUE D'ESSAYER
DE GUÉRIR DES GENS INCURABLES,
M'ONT ENVOYÉ DU VIN DE CHAMBERTIN ET DE ROMANÉE,
EN M'ORDONNANT
DES DOUCHES INTÉRIEURES PENDANT MON SÉJOUR EN PRISON.

SAINTE-PÉLAGIE.

Air de la Treille de sincérité.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison:
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)

Après un coup de Romanée
La douche ayant calmé mes sens,
J'ai maudit ma muse obstinée

A railler les hommes puissants. (*bis.*)
Un accès pouvait me reprendre ;
Mais, du topique effet certain !
J'avais de l'encens à leur vendre
Après un coup de Chambertin.

J'espère
Que le vin opère ;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

Après deux coups de Romanée,
Rougissant de tous mes forfaits,
Je vois ma chambre environnée
D'heureux que le pouvoir a faits.
De mes juges l'arrêt suprême
Touche mon esprit libertin ;
J'admire Marchangy lui-même
Après deux coups de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison:
Le vin m'a rendu la raison.

Après trois coups de Romanée
Je n'aperçois plus d'oppresseurs.
La presse n'est plus enchaînée;
Le budget seul a des censeurs.
La tolérance par la ville
Court en habit de sacristain;
Je vois pratiquer l'Évangile
Après trois coups de Chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison:
Le vin m'a rendu la raison.

Au dernier coup de Romanée
Mon œil, mouillé de joyeux pleurs,
Voit la Liberté couronnée

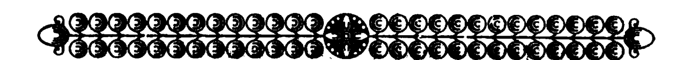
D'olivier, d'épis et de fleurs.
Les douces lois sont les plus fortes;
L'avenir n'est plus incertain :
J'entends tomber verrous et portes
Au dernier coup de Chambertin.

J'espère
Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison.

O Chambertin! ô Romanée!
Avec l'aurore d'un beau jour
L'Illusion chez vous est née
De l'Espérance et de l'Amour. (*bis.*)
Cette fée, aux humains donnée,
Pour baguette tient du Destin
Tantôt un cep de Romanée,
Tantôt un cep de Chambertin.

J'espère

Que le vin opère;
Oui, tout est bien, même en prison :
Le vin m'a rendu la raison. (*bis.*)



L'AGENT PROVOCATEUR.

REMERCIEMENT
A D'AUTRES BOURGUIGNONS QUI M'AVAIENT ENVOYÉ DU VIN DES DIFFÉRENTS CRUS LES PLUS RENOMMÉS.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR : Je vais bientôt quitter l'empire.

Avec son habit un peu mince,
Avec son chapeau goudronné,
Comme l'honneur de la province
Ce Bourguignon nous est donné. (*bis.*)
Quoiqu'il soit d'âge respectable,
Que d'un beau nom il soit porteur, (*bis.*)
Chut! mes amis; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

Il est ami de l'infortune,

M'ont dit ceux qui l'ont annoncé ;
Pourtant un soupçon m'importune :
Par la police il a passé [1].
Plus d'un personnage notable,
Là, souvent devient délateur.
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

Mais il circule, et de la France
Déja nous vantons les héros ;
A nos yeux déja l'Espérance
Sourit à travers les barreaux.
Enfin son charme inévitable
Sollicite un malin chanteur.
Chut ! mes amis ; il fait jaser à table :
C'est un agent provocateur.

Il nous ferait chanter la gloire

[1] On visite tous les objets envoyés aux prisonniers : des agents de police sont chargés de ce soin.

D'un sol fertile en joyeux ceps,
Et l'empereur dont la mémoire
Reste en honneur chez les Français [1]...
Oui, sur Probus, prince équitable,
Il nous souffle un chorus flatteur.
Chut! mes amis; il fait jaser à table:
C'est un agent provocateur.

De ce traître faisons justice;
Exprès prolongeons le dîner.
S'il a passé par la police,
Qu'il passe pour y retourner. (*bis.*)
Passe donc, ô vin délectable!
Retourne à ce lieu corrupteur. (*bis.*)
Chut! mes amis; il fait jaser à table:
C'est un agent provocateur. (*ter.*)

[1] La Bourgogne est redevable à Probus, empereur romain, de la plupart des vignes qui depuis ont fait sa richesse.



MON CARNAVAL.

SAINTE-PÉLAGIE.

Air nouveau de M. Meissonnier, *ou* des Chevilles de maître Adam.

Amis, voici la riante semaine
Que tous les ans je fêtais avec vous.
Marotte en main, dans le char qu'il proméne,
Momus au bal conduit sages et fous.
Sur ma prison, dans l'ombre ensevelie,
Il m'a semblé voir passer les Amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie:
O mes amis, prolongez d'heureux jours!

Oui, je les vois ces danses amoureuses
Où la beauté triomphe à chaque pas.
De vingt danseurs je vois les mains heureuses

Saisir, quitter, ressaisir mille appas.
Dans ces plaisirs que votre cœur m'oublie :
Un seul mot triste en peut troubler le cours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Combien de fois, auprès de la plus belle,
Dans vos banquets j'ai présidé chez vous !
Là de mon cœur jaillisait l'étincelle
Dont la gaîté vous électrisait tous.
De joyeux chants ma coupe était remplie ;
Je la vidais, mais vous versiez toujours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

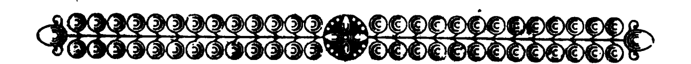
Des jours charmants la perte est seule à craindre ;
Fêtez-les bien, c'est un ordre des cieux.
Moi, je vieillis, et parfois laisse éteindre
Le grain d'encens dont je nourris mes dieux.
Quand la plus tendre était la plus jolie,
Des fers alors m'auraient paru bien lourds.

J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !

Mais accourez, dès qu'une longue ivresse
Du calme enfin vous impose la loi.
Dernier rayon, qu'un reste d'alégresse
Brille en vos yeux et vienne jusqu'à moi.
Dans vos plaisirs ainsi je me replie ;
Je suis vos pas, je chante vos amours.
J'entends au loin l'archet de la Folie :
O mes amis, prolongez d'heureux jours !



L'OMBRE D'ANACRÉON.



L'OMBRE D'ANACRÉON.

SAINTE-PÉLAGIE.

AIR de la Sentinelle.

Un jeune Grec sourit à des tombeaux :
Victoire ! il dit ; l'écho redit : Victoire !
O demi-dieux ! vous nos premiers flambeaux,
Trompez le Styx, revoyez votre gloire !
Soudain sous un ciel enchanté
Une ombre apparaît et s'écrie :
« Doux enfant de la Liberté, (*bis.*)
« Le plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« O peuple grec ! c'est moi dont les destins

« Furent si doux chez tes aïeux si braves ;
« Quand ils chantaient l'amour dans leurs festins,
« Anacréon en chassait les esclaves.
« Jamais la tendre Volupté
« N'approcha d'une ame flétrie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« De l'aigle encor l'aile rase les cieux,
« Du rossignol les chants sont toujours tendres ;
« Toi, peuple grec, tes arts, tes lois, tes dieux,
« Qu'en as-tu fait? qu'as-tu fait de nos cendres ?
« Tes fêtes passent sans gaîté
« Sur une rive encor fleurie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
Une patrie !

« Déja vainqueur, chante et vole au danger ;

« Brise tes fers : tu le peux, si tu l'oses.
« Sur nos débris, quoi ! le vil étranger
« Dort enivré du parfum de tes roses !
« Quoi ! payer avec la beauté
« Un tribut à la barbarie !
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

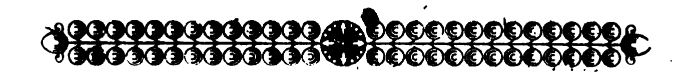
« C'est trop rougir aux yeux du voyageur
« Qui d'Olympie évoque la mémoire.
« Frappe ! et ces bords, au gré d'un ciel vengeur,
« Reverdiront d'abondance et de gloire.
« Des tyrans le sang détesté
« Réchauffe une terre appauvrie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie !
« Une patrie !

« A tes voisins n'emprunte que du fer :

« Tout peuple esclave est allié perfide.
« Mars va t'armer des feux de Jupiter;
« Cher à Vénus, son étoile te guide [1] :
« Bacchus, dieu toujours indompté,
« Remplira ta coupe tarie.
« Doux enfant de la Liberté,
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie! »

Il se rendort le sage de Téos.
La Grèce enfin suspend ses funérailles.
Thèbes, Corinthe, Athènes, Sparte, Argos,
Ivres d'espoir, exhumez vos murailles!
Vos vierges même ont répété
Ces mots d'une voix attendrie :
« Doux enfant de la Liberté, (*bis.*)
« Le Plaisir veut une patrie!
« Une patrie! »

[1] Suivant M. Pouqueville, les Grecs ont encore en vénération l'étoile de Vénus.



L'ÉPITAPHE DE MA MUSE.

SAINTE-PÉLAGIE.

Air de Ninon chez madame de Sévigné.

Venez tous, passants, venez lire
L'épitaphe que je me fais.
J'ai chanté l'amoureux délire,
Le vin, la France et ses hauts faits.
J'ai plaint les peuples qu'on abuse;
J'ai chansonné les gens du roi:
Béranger m'appelait sa muse. (*bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)
Priez pour moi, priez pour moi!

Grace à moi, qu'il rendit moins folle,
D'être gueux il se consolait,

Lui qui des muses de l'école
N'avait jamais sucé le lait.
Il grelottait dans sa coquille
Quand d'un luth je lui fis l'octroi.
De fleurs j'ai garni sa mandille.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Je l'ai rendu cher au courage,
Dont il adoucit le malheur.
En amour il fut mon ouvrage;
J'ai pipé pour cet oiseleur.
A lui plus d'un cœur vint se rendre,
Mais les oiseaux en feront foi:
J'ai fourni la glu pour les prendre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Un serpent... (Dieu! ce mot rappelle
Marchangy qui rampa vingt ans!)
Un serpent, qui fait peau nouvelle

Dès que brille un nouveau printemps,
Fond sur nous, triomphe et nous livre
Aux fers dont on pare la loi.
Sans liberté je ne peux vivre.
Pauvres pécheurs, priez pour moi!
Priez pour moi, priez pour moi!

Malgré l'éloquence sublime
De Dupin, qui pour nous parla,
N'ayant pu mordre sur la lime,
Le hideux serpent l'avala.
Or je trépasse, et, mieux instruite,
Je vois l'enfer avec effroi:
Hier Satan s'est fait jésuite. (*bis.*)
Pauvres pécheurs, priez pour moi! (*bis.*)
Priez pour moi, priez pour moi!



LA SYLPHIDE.

Air : Je ne sais plus ce que je veux.

La Raison a son ignorance;
Son flambeau n'est pas toujours clair.
Elle niait votre existence,
Sylphes charmants, peuples de l'air;
Mais, écartant sa lourde égide
Qui gênait mon œil curieux,
J'ai vu naguère une Sylphide.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Oui, vous naissez au sein des roses,
Fils de l'Aurore et des Zéphyrs;
Vos brillantes métamorphoses
Sont le secret de nos plaisirs.
D'un souffle vous séchez nos larmes;



LA SYLPHIDE.

Perrotin Editeur

Vous épurez l'azur des cieux:
J'en crois ma Sylphide et ses charmes.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

J'ai deviné son origine
Lorsqu'au bal, ou dans un banquet,
J'ai vu sa parure enfantine
Plaire par ce qui lui manquait.
Ruban perdu, boucle défaite;
Elle était bien, la voilà mieux.
C'est de vos sœurs la plus parfaite.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Que de grace en elle font naître
Vos caprices toujours si doux!
C'est un enfant gâté peut-être,
Mais un enfant gâté par vous.
J'ai vu, sous un air de paresse,
L'amour rêveur peint dans ses yeux.
Vous qui protégez la tendresse,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Mais son aimable enfantillage
Cache un esprit aussi brillant
Que tous les songes qu'au bel âge
Vous nous apportez en riant.
Du sein de vives étincelles
Son vol m'élevait jusqu'aux cieux;
Vous dont elle empruntait les ailes,
Sylphes légers, soyez mes dieux.

Hélas! rapide météore,
Trop vite elle a fui loin de nous.
Doit-elle m'apparaître encore?
Quelque Sylphe est-il son époux?
Non, comme l'abeille elle est reine
D'un empire mystérieux;
Vers son trône un de vous m'entraîne.
Sylphes légers, soyez mes dieux.

LES CONSEILS DE LISE.

CHANSON
ADRESSÉE A M. J. LAFFITTE,
QUI M'AVAIT PROPOSÉ UN EMPLOI DANS SES BUREAUX POUR RÉPARER
LA PERTE DE MA PLACE A L'UNIVERSITÉ.

1822.

Air de la Treille de sincérité.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas:
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*bis.*)

Un doux emploi pourrait vous plaire,
Me dit Lise; mais songez bien,
Songez bien au poids du salaire,

Même chez un vrai citoyen. (*bis.*)
Rester pauvre vous est facile,
Quand l'Amour, afin de l'user,
Vient remonter ce luth fragile
Que Thémis a voulu briser.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas:
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Dans l'emploi qu'un ami vous offre,
Vous n'oseriez plus, vieil enfant,
Célébrer au bruit de son coffre
Les droits que sa vertu défend.
Vous croiriez voir à chaque rime
Les sots, doublement satisfaits,
De vos chansons lui faire un crime,
Vous en faire un de ses bienfaits.

Lise à l'oreille

Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas:
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Craignant alors la malveillance,
Vous ririez moins de ce baron,
Courtier de la Sainte-Alliance,
Qui des rois s'est fait le patron.
Dans les fonds de peur d'une crise,
Il veut que les Grecs soient déçus[1];
Pour avoir l'*endos* de Moïse,
On fait banqueroute à Jésus.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas:
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Votre muse en deviendrait folle,

[1] On n'osait alors secourir les Grecs, qui faisaient d'héroïques efforts pour recouvrer leur liberté.

Et croirait flatter en disant
Que sur la *droite* du Pactole
Intrigue et ruse vont puisant;
Tandis qu'une noble industrie
Puise à *gauche*, et de toute part[1]
Reverse à flots sur la patrie
Un or dont le pauvre a sa part.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas :
Chantez, monsieur, n'écrivez pas.

Ainsi mon oracle m'inspire,
Puis ajoute ce dernier point:
Des distances l'amour peut rire;
L'amitié n'en supporte point. (*bis.*)
Riche de votre indépendance,
Chez Laffitte toujours fêté,

[1] On sait ce qu'étaient la gauche et la droite de la Chambre à cette époque.

En trinquant avec l'opulence
Vous boirez à l'égalité.

Lise à l'oreille
Me conseille;
Cet oracle me dit tout bas:
Chantez, monsieur, n'écrivez pas. (*bis.*)



LE PIGEON MESSAGER[1].

1822.

Air de Taconnet.

L'Aï brillait, et ma jeune maîtresse
Chantait les dieux dans la Grèce oubliés.
Nous comparions notre France à la Grèce,
Quand un pigeon vient s'abattre à nos pieds. (*bis*).
Nœris découvre un billet sous son aile:
Il le portait vers des foyers chéris. (*bis*.)
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle! } *bis*.
Et dors en paix sur le sein de Nœris. }

[1] Tout le monde connaît l'usage que quelques peuples font des pigeons pour porter les lettres pressées. On les emporte loin de leur séjour habituel, et ils traversent pour y revenir les plus grandes distances, avec une rapidité qui paraît incroyable.



Il est tombé, las d'un trop long voyage;
Rendons-lui vite et force et liberté.
D'un trafiquant remplit-il le message?
Va-t-il d'amour parler à la beauté?
Peut-être il porte au nid qui le rappelle
Les derniers vœux d'infortunés proscrits.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Mais du billet quelques mots me font croire
Qu'il est en France à des Grecs apporté.
Il vient d'Athène; il doit parler de gloire:
Lisons-le donc par droit de parenté.
Athène est libre! amis! quelle nouvelle!
Que de lauriers tout-à-coup refleuris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

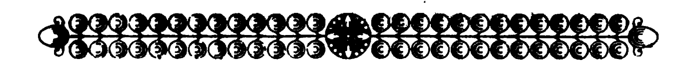
Athène est libre! ah! buvons à la Grèce:
Nœris, voici de nouveaux demi-dieux.
L'Europe en vain, tremblante de vieillesse,

Déshéritait ces aînés glorieux.
Ils sont vainqueurs; Athènes, toujours belle,
N'est plus vouée au culte des débris.
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Athène est libre! ô muse des Pindares!
Reprends ton sceptre, et ta lyre, et ta voix.
Athène est libre en dépit des barbares;
Athène est libre en dépit de nos rois.
Que l'univers, toujours instruit par elle,
Retrouve encore Athènes dans Paris!
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle!
Et dors en paix sur le sein de Nœris.

Beau voyageur, au pays des Hellènes
Repose-toi, puis vole à tes amours;
Vole, et, bientôt reporté dans Athènes,
Reviens braver et tyrans et vautours. (*bis.*)
A tant de rois dont le trône chancelle,

D'un peuple libre apporte encor les cris. (*bis.*)
Bois dans ma coupe, ô messager fidèle! } *bis.*
Et dors en paix sur le sein de Nœris. }



L'EAU BÉNITE.

COUPLETS

POUR LE MARIAGE A L'ÉGLISE DE DEUX ÉPOUX MARIÉS DEPUIS LONG-TEMPS SANS CÉRÉMONIE.

AIR: Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*

A l'autel ce couple s'engage;
Voilà de quoi nous récrier.
Après vingt ans de mariage
Oser encor se marier!

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Grand Dieu, des torts que tu nous passes,
Le moindre, aux yeux de ta bonté,

Est celui d'avoir dit les *graces*
Avant le *bénédicité*.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Madame, de fleurs ennuyée...
Chut! taisons-nous; mais puisse un jour
Du chapeau de la mariée
Sa fille aussi coiffer l'Amour!

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Pour que l'hymen fasse merveilles,
Versez d'un Bordeaux réchauffant,
Reste du vin mis en bouteilles
Au baptême de votre enfant.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin.

Toujours heureux, quoiqu'on en glose,
Prouvez au diable, et prouvez bien,
Que, parfois prise à faible dose,
L'eau bénite ne gâte rien.

Ces deux époux ont mis enfin
De l'eau bénite dans leur vin. } *bis.*



L'AMITIÉ.

COUPLETS

CHANTÉS A MES AMIS LE 8 DÉCEMBRE 1822,

JOUR ANNIVERSAIRE

DE MA CONDAMNATION PAR LA COUR D'ASSISES.

AIR : Quand des ans la fleur printanière.

Sur des roses l'Amour sommeille ;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Tyran aussi, l'Amour nous coûte
Des pleurs qu'elle sait arrêter.
Au poids de nos fers il ajoute,
Elle nous aide à les porter.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Dans l'une de nos cent bastilles
Lorsque ma Muse emménagea,
A peine on refermait les grilles
Que l'Amitié frappait déja.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Heureux qui, libre de ses chaînes,
Bravant la haine et la pitié,
Joint au souvenir de ses peines
Celui des soins de l'amitié!

Sur des roses l'Amour sommeille;

Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Que fait la gloire à qui succombe?
Amis, renonçons à briller;
Donnons les marbres d'une tombe
Pour les plumes d'un oreiller.

Sur des roses l'Amour sommeille;
Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.

Sans bruit, ensemble, ô vous que j'aime!
Trompons les hivers meurtriers.
On peut braver le Temps lui-même
Quand on a bravé les geôliers.

Sur des roses l'Amour sommeille;

Mais, quand s'obscurcit l'horizon,
Célébrons l'Amitié qui veille
A la porte d'une prison.





LE CENSEUR.



LE CENSEUR.

1822.

Air de la Robe et des Bottes.

On me disait : Il est temps d'être sage ;
Au Pinde aussi l'on change de drapeaux.
Tentez la gloire, et, dans un grand ouvrage,
Pour le théâtre abdiquez les pipeaux.
De mes refrains j'ai repoussé le livre ;
Mais, quand j'invoque et Thalie et sa sœur,
Leur voix me crie : Ah ! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

La Liberté, nourrice du génie,
Voit les Beaux-Arts pleurant sur son cercueil :
Qui va d'un joug subir l'ignominie
A de son vers d'avance éteint l'orgueil.
Réponds, Corneille, oserais-tu revivre ?

Et toi, Molière, admirable penseur?
Non, dites-vous; ou que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.

Tu veux encor ravir le feu céleste,
Jeune homme épris des lauriers les plus beaux,
Quand la censure, à son rocher funeste,
De ton génie a promis les lambeaux!
D'affreux vautours, que leur pâture enivre,
Vont mutiler le noble ravisseur.
Fils de Japet, ah! que Dieu te délivre,
Te délivre au moins du censeur.

Avec Thalie, en satires féconde,
Peignons nos grands, leurs valets, leurs rimeurs,
Les vils ressorts qui font mouvoir le monde,
Et la cour même envenimant nos mœurs.
Délateur, tremble! en scène il faut me suivre.
Jeffrys[1] en vain t'a pris pour assesseur.

[1] Juge anglais devenu fameux pendant la restauration des Stuarts, et dont le nom est un peu estropié ici par nécessité pour la mesure.

Quoi! tu souris!... ah! que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

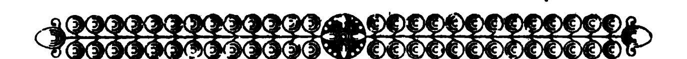
De Louis Onze évoquons les victimes;
Que, dévoré d'un sanguinaire ennui,
Ce roi bigot, pour se soûler de crimes,
Mette sa Vierge entre le diable et lui[1].
Mais, tout sanglants, nos Tristans[2] vont poursuivre
Ce vœu formé contre un lâche oppresseur.
Morts! taisez-vous! ou que Dieu nous délivre,
Nous délivre au moins du censeur.

Je laisse donc Thalie et Melpomène
Pour la chanson, libre en dépit des rois.
Sans le régir, j'agrandis son domaine;
D'autres un jour lui traceront des lois.
Qu'en république on puisse y toujours vivre:

[1] Louis XI, au dire de quelques historiens, demandait pardon de ses crimes à la bonne Vierge de plomb qu'il portait à son chapeau.

[2] Tristan est le nom du grand prevôt de Louis XI; il était gentilhomme, et réunissait aux fonctions de juge celles d'exécuteur des hautes-œuvres.

C'est un état qui n'est pas sans douceur.
Pauvres Français, ah! que Dieu vous délivre,
Vous délivre au moins du censeur.



LE MAUVAIS VIN,

OU

LES *CAR*.

AIR : On dit par-tout que je suis bête.

Béni sois-tu, vin détestable!
Pour moi tu n'es point redoutable,
Bien qu'au maître de ce banquet
Des flatteurs vantent ton bouquet.
Arrose donc, fade piquette,
Les fleurs peintes sur mon assiette.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre santé s'en trouve bien.

Car, si tu m'invitais à boire,
Bientôt je perdrais la mémoire
Du docteur, qui me dit toujours:

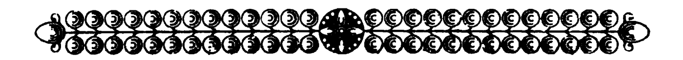
« Pour vous c'est assez des amours.
« Chantez Bacchus ainsi qu'un prêtre
« Parle de Dieu sans le connaître. »
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre belle s'en trouve bien.

Car, si tu portais à l'ivresse,
Certaine Espagnole en détresse,
Ce soir, pourrait bien, je le sens,
Mettre à sec ma bourse et mes sens;
Et Lisette, qui tient ma caisse,
Aurait à souffrir de la baisse.
Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre raison s'en trouve bien.

Car, si tu réchauffais ma veine,
Armé de vers forgés sans peine,
Tout en chantant je tomberais
Peut-être au milieu d'un congrès;
Puis j'irais, pour démagogie,
En prison terminer l'orgie.

Vive le vin qui ne vaut rien!
Notre gaîté s'en trouve bien.

Car en prison l'on ne rit guère.
Mais, vin à qui je fais la guerre,
Tu disparais, et sous mes yeux
Mousse un nectar digne des dieux.
Au risque d'une catastrophe,
Versez-m'en, je suis philosophe.
Versez! versez! je ne crains rien;
Du bon vin je me trouve bien.



LA CANTHARIDE,

OU

LE PHILTRE.

AIR des Comédiens.

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers!
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

« Clara, » m'a dit cette femme si vieille
Qui chaque jour pleure encor son printemps,
« Quoi! votre joue est déja moins vermeille!
« Vous languissez, et n'avez que vingt ans!

« Un père altier, que seul l'intérêt touche,
« Vous a jetée au lit d'un vieil époux.



LA CANTHARIDE.

« L'espoir en vain sourit sur votre bouche;
« L'hymen l'effleure, et s'endort près de vous.

« A votre abord naît la froide risée.
« L'Amour se dit: On m'a fait un larcin;
« Mais cette terre a des nuits sans rosée,
« Et d'aucun fruit ne parera son sein.

« Trompez l'Amour, croyez-en ma sagesse;
« Qu'un philtre heureux, par vos mains préparé,
« De votre époux rallumant la jeunesse,
« Donne à la vôtre un fils tant desiré. »

La vieille alors, baissant sa voix tremblante,
M'enseigne l'art de ce philtre charmant.
J'allais, sans elle, en ma fièvre brûlante,
Maudire époux, père, autel et serment.

Mais, vers ce frêne accourant dès l'aurore,
Dans ses rameaux j'ai su glisser ma main.
La cantharide y reposait encore:

Heureuse aussi, je dormirai demain.

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recèles
Des dons puissants, à la volupté chers!
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.

Mes jours, mes nuits, ma vie, étaient sans charmes;
Je répugnais à d'innocents plaisirs.
Tout bas ma bouche, insultant à mes larmes,
Osait donner un nom à mes desirs.

Mon cœur brûlait; hélas! il brûle encore.
Jamais breuvage aura-t-il cette ardeur
Qui dans mon sang circule, me dévore,
Et d'un long trouble accable ma pudeur?

Père cruel! il fallait de ta fille
Aux murs d'un cloître ensevelir les jours.
Là Dieu du moins nous crée une famille,
Là son amour éteint tous les amours.

Où donc est-il l'époux que ma jeunesse
Avait rêvé jeune, beau, caressant?
Entre ses bras ma pudique tendresse
Eût été seule un philtre assez puissant.

De mon hymen, oui, la froideur me tue.
D'un plaisir chaste allumons le flambeau:
Ah! cessons d'être une vaine statue,
Dont un mari décore son tombeau.

La tendre vieille a dit : « Soyez docile,
« Et dès demain renaîtront vos couleurs;
« Demain moi-même au seuil de votre asile
« Je suspendrai deux couronnes de fleurs. »

Meurs, il le faut; meurs, ô toi qui recéles
Des dons puissants, à la volupté chers!
Rends à l'Amour tous les feux que tes ailes
Ont à ce dieu dérobés dans les airs.



LE TOURNEBROCHE.

AIR : Le bruit des roulettes gâte tout.

Du dîner j'aime fort la cloche,
Mais on la sonne en peu d'endroits;
Plus qu'elle aussi le tournebroche
A nos hommages a des droits.
Combien d'ennemis il rapproche
Chez le prince et chez le bourgeois!
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Qu'on reprenne sur la musique
Les querelles du temps passé;
Que par l'Amphion italique,
Le grand Mozart soit terrassé;
Je ne tiens qu'au refrain bachique

Par le tournebroche annoncé.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Lorsque la Fortune à sa roue
Attache mille ambitieux,
Les précipite dans la boue
Ou les élève jusqu'aux cieux,
C'est la broche, moi je l'avoue,
Dont la roue attire mes yeux.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Une montre, admirable ouvrage,
Des heures décrivant le cours,
Règle, sans en charmer l'usage,
Le cercle borné de nos jours;
Le tournebroche a l'avantage
D'embellir des instants trop courts.
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.

Ce meuble, suivant maint vieux conte,
A manqué seul à l'âge d'or;
C'est l'amitié qui, pour son compte,
Dut en inventer le ressort.
Vivent ceux que sa main remonte!
Mais gloire à celui du trésor!
A son doux tic tac un jour les partis
Signeront la paix entre deux rôtis.



LES SCIENCES.

AIR :

Fatigué des clartés confuses
Qui m'ont égaré bien souvent,
J'allais bannir amours et muses;
J'allais vouloir être savant.
Mais quoi! pour une ame incertaine
La science est d'un vain secours.
Gardons Lisette et La Fontaine:
Muses, restez; restez, Amours.

La nature était mon Armide;
Dans ses jardins j'errais surpris:
Mais un chimiste moins timide
Règne en vainqueur sur leurs débris.
Dans son fourneau rien qu'il ne jette;

Des gaz il poursuit le concours.
Ma fée y perdrait sa baguette:
Muses, restez; restez, Amours.

J'ai regret aux contes de vieille
Quand un docteur dit qu'à sa voix
Les morts lui viennent à l'oreille
De la vie expliquer les lois.
De la lampe il voit la matière,
Les ressorts, le fond, les contours;
Je n'en veux voir que la lumière.
Muses, restez; restez, Amours.

Enfin aux calculs qu'on entasse
Si les cieux n'obéissaient pas:
Plus d'une erreur passe et repasse
Entre les branches d'un compas.
Un siècle a changé la physique;
Nos temps sont féconds en retours.
Je crains que le soleil n'abdique:
Muses, restez; restez, Amours.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux;
Elle est un reste d'ambroisie
Qu'aux mortels ont laissé les dieux.
Quel est sur moi le froid qui tombe?
C'est le froid du soir de mes jours.
Promettez un rêve à ma tombe:
Muses, restez; restez, Amours.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.